

PRENUMERATA

w Paryżu i na prowincji:

KWARTALNIE..... 4 fr.
 PÓLROCZNIE..... 8 fr.
 ROCZNIE..... 15 fr.

Zagranicą:

ROCZNIE..... 18 fr.

TELEFON:

TRUDAINE 61.42

POLONIA

REVUE HEBDOMADAIRE POLONAISE

PARAISANT CHAQUE SAMEDI

ABONNEMENTS

Paris et Départements:

TROIS MOIS..... 4 fr.
 SIX MOIS..... 8 fr.
 UN AN..... 15 fr.

Etranger:

UN AN..... 18 fr.

TÉLÉPHONE:

TRUDAINE 61.42

REDAKCJA I ADMINISTRACJA — 3^{bis}, rue La Bruyère, 3^{bis} — RÉDACTION ET ADMINISTRATION

La Révolution Russe et les Polonais des territoires occupés

La révolution qui vient d'éclater en Russie et les nouvelles des péripéties qui en marquent le cours ont un énorme retentissement à Varsovie, ainsi que parmi la population polonaise des territoires occupés par les Empires centraux. Dans une correspondance de Varsovie, datée du 2 avril, parue dans le « Naprzód » (En avant) de Cracovie, organe le plus rapproché du général Piłsudski, chef populaire des légions, se décèle éloquemment l'atmosphère régnant parmi les groupes de gauche du parti activiste. On y lit : « Les Polonais du Royaume s'intéressent vivement à toutes les nouvelles de la Révolution russe. La transformation qui s'effectue en ce moment en Russie est l'objet de toutes les conversations, de toutes les conjectures, de toutes les combinaisons politiques, et il n'est pas une classe, pas une fraction de parti qui ne soit profondément remuée par les événements russes. Le mouvement russe a exercé sur les masses ouvrières une impression foudroyante qui non seulement ne s'atténue point, mais au contraire ne fait que grandir à mesure que s'affirme la consolidation du nouvel état de choses de l'autre côté du front de bataille. » Ce correspondant du « Naprzód » fait ensuite remarquer avec insistance que « les dirigeants de la classe ouvrière doivent sérieusement tenir compte de la nouvelle manière de voir de cette classe, fort différente de celle qui l'animait avant l'explosion de la révolution russe. Dans ces sphères se propage de plus en plus un nouveau mot d'ordre : révision de la tactique suivie — jusqu'à ce jour, — et on ne saurait encore prévoir les conséquences de ce revirement. »

La révolution russe n'a pas moins eu d'influence sur d'autres groupes pour lesquels l'ennemi principal était le tsarisme comme tel, mais aucunement le peuple russe. Dans les voix de la presse qui reflète les opinions de ces milieux se font jour avant tout des doutes sur la stabilité du nouvel ordre établi en Russie, et l'on se demande si la bureaucratie abhorrée est bien abolie à tout jamais et ne reviendra plus au pouvoir.

De la correspondance précitée, il ressort qu'à la date du 2 avril on ne connaissait pas encore à Varsovie la proclamation du gouvernement russe aux Polonais. Cette proclamation qui dans les Empires centraux n'a été rapportée *in extenso* que dans la seule « Frankfurter Zeitung » du 3 avril, n'a pas été autorisée par la censure, et ce n'est que le « Dziennik Berliński (journal de Berlin, paraissant en polonais) qui, par un heureux hasard, a pu en donner un bref résumé dans son numéro du 2 avril. Les autres feuilles polonaises, aussi bien dans la Pologne prussienne qu'en

Galicie, ont dû se contenter de reproduire les communiqués officieux de la « Norddeutsche Allgemeine Zeitung », ou de la « Politische Korrespondenz » de Vienne. Ces périodiques, comme on le sait, tournent en dérision la proclamation russe, la déclarant irréaliste, tout en faisant ressortir, à l'aide d'interprétations tendancieuses, les conséquences éventuelles de la convention militaire libre que l'on y prévoit, ainsi que la réserve des droits de la constituante russe en ce qui touche aux territoires de la Russie, à céder à la future Pologne indépendante.

La proclamation du gouvernement russe aux Polonais n'a donc pas été portée à la connaissance du public; dans le meilleur cas, par conséquent, elle n'est parvenue qu'à certains cercles politiques, et encore ne peut-on pas être complètement assuré qu'elle leur soit parvenue dans son texte intégral et exact. Il est d'autant plus permis d'en douter que les premiers commentateurs de la presse varsoivienne reçus à l'étranger sont ceux de journaux nettement hostiles à la Russie et partisans décidés de l'acte austro-allemand du 5 novembre. Ces journaux paraphrasent le communiqué officieux des Empires centraux, tandis que les autres feuilles, certainement par nécessité, surtout en Posnanie et en Galicie, gardent un silence éloquent.

C'est à la lumière de cet état de choses qu'il faut considérer la dépêche de l'agence Wolff, qui donne un résumé de l'appel lancé par l'austrophile « Ligue de l'Etat polonais » (appelée à tort « Ligue polonaise » par certains journaux). Cette organisation, sans grande influence dans le pays, en dehors des groupes qui sympathisent avec le « Comité suprême national » de Galicie, a toujours observé une attitude russophobe très tranchée, par conséquent ses énonciations ne sauraient étonner personne, pas plus que n'étonnera l'empressement qu'a mis l'agence Wolff à communiquer à la presse étrangère cette manifestation restée jusqu'ici complètement isolée. A ce propos, il convient de noter que les éléments radicaux et nationaux qui se groupent autour de la personne du brigadier Piłsudski, désireux, comme on le sait, de créer une armée polonaise pour la Pologne, mais non au service des Empires centraux, ont précisément à présent, dans le « Bulletin », leur organe de Varsovie, déclaré nettement la guerre à ces groupes qui, tels la « Ligue de l'Etat polonais » ou le « Parti national » austrophile, plus conservateur, visent à la formation d'une armée polonaise laquelle ne serait qu'une extension numérique des légions galiciennes, et éventuellement, au cours même de cette guerre, se rangerait aux côtés des armées austro-allemandes.

NOS BRAVES

François Karolewski, sergent, vient d'être cité à l'Ordre de la Division :

Extrait de l'ordre N° 498 de la Division en date du 25 Mars 1917.

Le Général Commandant front la Division cite à l'Ordre de la Division, le militaire dont le nom suit :

Au 1^{er} Régiment du Génie Compagnie 51 :

Karolewski, François, Sergent.

Le 22 mars 1917, chargé de la destruction des réseaux, a fait preuve d'un grand courage en s'avancant entre les lignes pour allumer une charge qui n'avait pas explosé, s'exposant ainsi au feu de l'ennemi et de l'artillerie française. A été pour ses hommes un superbe exemple d'énergie et de bravoure.

Le Général Commandant front la Division.
(Signé)

L'incommode voisin

Dans un récent article qui a fait du bruit, le professeur Alexandre Brückner proposait que l'enseignement de la langue allemande en Galicie fût confié à des Allemands. L'idée n'a pas eu une bonne presse, et une société galicienne l'a nettement repoussée en déclarant qu'elle trahit de la part du savant maître de l'Université de Berlin « l'ignorance des conditions actuelles de l'instruction publique en Galicie ».

C'est que ces bons Allemands commencent à inquiéter singulièrement les populations polonaises qui se croyaient à peu près à l'abri sous l'aile des Habsbourg. Les illusions qu'elles avaient pu se faire s'évanouissent maintenant, et il leur apparaît décidément malaisé de vivre en bonne intelligence, même en Autriche, avec des individus de sang germanique.

Quand la guerre a éclaté, la Galicie, essayant de s'orienter dans la tourmente, a trouvé un point fixe, dont elle a voulu faire un point de repère. Depuis des dizaines d'années, pour telle raison ou pour telle autre, c'était un fait que la monarchie des Habsbourg s'abstenait de persécuter la nationalité polonaise, au moins dans les formes violentes pratiquées par l'Allemagne et la bureaucratie tsariste. Si le développement économique de la province était sournoisement entravé, ses libertés élémentaires étaient respectées, et les Polonais se sentaient à peu près chez eux. Bien mieux, le « tronçon autrichien » était devenu le grand refuge de la pensée nationale libre. Et c'est ainsi qu'au jour où la guerre européenne est venue la Galicie a pu penser que les circonstances lui imposaient une politique très simple, à la fois honorable et pratique, c'est-à-dire conforme aux devoirs du loyalisme et aux intérêts généraux de la patrie polonaise. Quoi qu'il arrivât, on resterait strictement fidèle à François-Joseph. Le vieux souverain avait cent fois manifesté ses dispositions sympathiques. En associant délibérément la cause polonaise aux intérêts de sa couronne, on arriverait à la poser devant l'Europe et l'on inscrirait le problème à l'ordre du jour du futur Congrès de la paix.

Il y aurait beaucoup à dire sur le système et sur les erreurs qui le vicient. De la part des Galiciens, qui ont le sens des réalités et qui s'en flattent volontiers, on est étonné qu'une telle doctrine laisse tant de place aux choses du sentiment. Dans le domaine de la politique, et surtout dans les conditions exceptionnelles où se trouvait l'ensemble de la nation polonaise, il est permis de se demander quelle valeur pratique pouvait avoir le principe généreux du « loyalisme quand même ». Laissons ce point pour aujourd'hui. Il exigerait l'examen de tout le système européen moderne et de tous les aspects complexes du problème polonais. Retenons seulement ici, à propos de la doctrine galicienne, une erreur à la fois politique et psychologique dont on se rend enfin compte à Cracovie et à Lwów. On n'a pas vu que l'Autriche n'était plus l'Autriche, mais une succursale de la

grande firme Hohenzollern, que depuis Bismark, par un lent travail d'intoxication, la monarchie danubienne avait été entièrement pénétrée de germanisme, et qu'au moment où la guerre se déclanchait l'impulsion venait non pas de Vienne, mais de Berlin. Et dès lors, la solution de la question polonaise, il ne fallait pas la chercher au Ballplatz, mais à la Wilhelmstrasse. Et quand il s'agissait de se représenter les chances possibles de l'avenir au point de vue des intérêts généraux du polonisme, il ne fallait pas considérer les cinquante dernières années de l'histoire galicienne, mais le dernier demi-siècle vécu par les Polonais de Prusse orientale et occidentale, de Posnanie et de Silésie. Là étaient les faits véritablement expressifs et édifiants. Était-il vraisemblable que l'Autriche débile, composite et domestiquée pût réussir un jour ou l'autre à faire prévaloir contre les intérêts et la polonophobie atavique du puissant allié prussien une large et libérale solution de la question polonaise ?

Beaucoup n'en sont pas d'abord rendu compte. Ils l'ont vu, dans la suite, quand l'Allemagne a fait échouer le plan d'un rattachement du Royaume à la Galicie. Mais il était trop tard. La rude poigne allemande tenait tout. Les plus résolus loyalistes parmi les Polonais ne peuvent aujourd'hui s'empêcher d'être effrayés en constatant que l'Allemand ne prend plus la peine de se dissimuler derrière le paravent autrichien et qu'il se dresse devant eux dans sa posture traditionnelle.

Ce qu'était et ce que demeure cette posture traditionnelle, aucun Polonais ne l'a oublié. Il n'est pas d'un intérêt purement spéculatif d'invoquer ici et en ce moment les drames nationaux des siècles passés. La permanence des données historiques, ethniques et géographiques fait que les mêmes problèmes surgissent à nouveau sans que leur substance soit modifiée par les formes variables et les contingences des temps. Jadis, quand la Galicie était le foyer principal du polonisme, les Germains se sont épuisés en efforts pour l'accaparer. Les Allemands, du *x^e* au *xiv^e* siècle, se sont infiltrés dans la masse slave. Ils ont dissociés les deux blocs polonais et tchèque. Ils ont mis la main sur la Silésie. Ils ont même tenté, en s'abritant derrière les Tchèques, d'enlever le bastion de Cracovie. N'ont-ils pas, à plusieurs reprises, lancé les flots de leurs colons pour noyer la race exécrée ? N'a-t-il pas fallu la clairvoyance et l'énergie d'un Lokietek pour sauver la Pologne ainsi assaillie ? Et qui sait, malgré cette clairvoyance et cette énergie d'un grand prince, ce qu'il fut advenu de la Pologne si l'Allemagne ne s'était désarmée elle-même par son anarchie ?

Il fut un temps — c'était vers le commencement du *xiv^e* siècle — où les bourgeois allemands accueillis généreusement en Galicie se mirent à crier à l'oppression et prirent même les armes contre leurs hôtes. Cinq siècles après, en l'an de grâce 1917, ouvrons la *Tägliche Rundschau* ou le *Deutsches Volksblatt für Galizien*. Nous y lirons des protestations indignées contre la tyrannie polonaise dont sont victimes les honnêtes Teutons de Galicie, tout comme ceux du Royaume. Le dernier de ces journaux révèle la « détresse croissante » des Allemands et invite la mère-patrie à « lutter courageusement pour la défense des intérêts allemands les plus sacrés ».

La dernière statistique officielle publiée avant la guerre accusait en Galicie un chiffre de 90.000 Allemands sur une population totale de 8 millions. Cela n'empêche pas les Allemands, minorité insignifiante, de crier comme des écorchés, de revendiquer ceci et cela, et de se poser en nationalité à part qui a des droits spéciaux. En février, les « Allemands des Karpathes » ont organisé à Vienne un pompeux Congrès, où ils ont fait grand bruit de leurs affaires, criant que le germanisme est menacé, que le germanisme recule, et que le pouvoir central a le devoir de venir à la rescousse. La presse germanique d'Autriche, et celle d'Allemagne, n'ont pas manqué de faire chorus et de s'attacher sur les persécutés. La presse polonaise, elle, en a ri, mais un peu jaune, car elle comprend ce que cela veut dire. Elle se rappelle qu'ailleurs, dans le pays des Hakatistes, on ne procède pas autrement, et que c'est toujours pour la « défense » du germanisme « menacé » — le dernier budget prussien en fait foi — que l'on poursuit contre les Polonais une politique d'extermination.

Ce qu'est la persécution actuelle du germanisme en Galicie, la presse le montre assez bien. Il suffit de se baisser pour ramasser des poignées de faits suggestifs. *Polonia* a fait connaître il y a quelques semaines, d'après un journal cracovien des plus férus d'austrophilisme, que l'on

voit maintenant, ça et là, en pleine terre polonaise de Galicie, les inscriptions polonaises des poteaux indicateurs remplacées par des inscriptions allemandes. En mars dernier, un grand journal de Lwów signale que dans les services des ponts et chaussées de la région différents bureaux reçoivent maintenant des papiers officiels sur lesquels l'en-tête imprimé en polonais a été biffé pour faire place à un en-tête allemand. Stupéfaction des habitants de Cracovie, pas plus tard que l'autre semaine, quand l'administration des services électriques leur a envoyé un règlement qui avait pour titre : « Stromlieferungsbedingungen des Städtischen Elektrizitätswerkes in Krakau ». Tout le texte, bien entendu, est rédigé dans le même idiome svelte et... couleur locale. Que voulez-vous ? l'allemand est en train de s'installer dans la monarchie autrichienne avec la dignité de langue officielle. Je ne sais quel ministre ou grand personnage expliquait naguère que les Slaves d'Autriche ne pouvaient eux-mêmes s'en passer et qu'il était appelé à jouer dans l'empire de Charles I^{er} le rôle d'une sorte d'espéranto.

Il est douteux que les administrés polonais, à qui justement on a fait une retentissante promesse d'autonomie complète, se laissent enchanter par ces perspectives. Ils ne se méprennent plus, maintenant, sur la nature des influences qui ont réussi à imposer dans la monarchie l'usage officiel de la langue allemande. De quel côté qu'ils se retournent, c'est le Boche qu'ils rencontrent. Le Boche se démène furieusement, depuis quelques mois, dans la Silésie autrichienne, surtout à Cieszyn, pour empêcher que ces territoires ne soient restitués à la Galicie qui les demande et à laquelle ils veulent être rattachés. Le Boche, loin de consentir à l'extension de la Galicie, travaille à la rogner, et l'un d'eux, qui porte lunettes, le Dr Gerhard Seeliger, se fait applaudir par une savante dissertation où il veut prouver que Zator et Oświęcim n'ont jamais appartenu à la République Polonaise. Le Boche fait des pieds et des mains pour que l'autonomie promise à la Galicie nesoit qu'une concession illusoire et n'aboutisse qu'à le débarrasser des Polonais du Reichsrat. Le Boche fomenté et attise les passions des Ruthènes, qu'il considère comme ses alliés naturels contre les Polonais. Le Boche, répandant la fable d'une Galicie fortunée comme un paradis terrestre, épuise systématiquement le pays au profit des provinces allemandes de la monarchie. Pour mieux mener cette politique de compression économique, le Boche remplace le gouverneur Diller, qui refuse de donner un nouveau tour de vis, par un général de race allemande et qui ne parle pas le polonais. Le Boche, avançant pas à pas, achète la terre, accapare les industries, confisque les sociétés.

Une Galicie menacée de voir son territoire réduit, administrée par un gouverneur qui ne connaît rien d'elle, envahie progressivement par la langue allemande, exploitée jusqu'aux moelles par l'administration viennoise, condamnée à capituler devant Berlin et à faire son deuil du grand rêve de réunion de la Pologne russe à la Pologne autrichienne, voilà le bilan des misères du germanisme, le tableau des « persécutions » qu'il subit derrière les Karpathes et contre lesquelles il invoque désespérément l'assistance de Vienne et de Berlin. Le voleur crie au voleur, comme d'usage. A Lodz où une majorité non polonaise vient de décider que la langue allemande sera la langue officielle des débats au conseil municipal, la *Deutsche Post*, feuille de l'endroit, ne disait-elle pas, quelques jours avant ce coup de force qui caractérise si bien « l'indépendance » du Royaume, que la « dernière heure » des Allemands de Lodz était arrivée ? Le même scénario sinistre est joué partout par la race maudite qui vous prend à la gorge en hurlant qu'on l'étouffe et qui entre chez vous en jurant que vous l'envahissez.

Quel sujet de réflexion pour ceux des Polonais qui s'étaient blottis sous le manteau de François-Joseph ! Un des journaux de Cracovie qui professait à l'égard du vieux monarque le loyalisme le plus chaleureux a jeté le 21 mars un cri d'alarme qu'il faut remarquer. Dans les meetings populaires et dans les banquets politiques, écrivait-il, il n'est question chez nous que d'« expansion polonaise ». Qu'est-ce que ces chimères au moment où l'élément étranger, nous refoulant de nos positions séculaires, en vient à nous arracher l'administration de nos propres affaires dans des villes comme Lodz ou Bédzin ?

Cet appel d'un journal galicien, à demi étouffé par la censure, est la voix profonde de la race et

de l'histoire. Le chemin un instant perdu est maintenant retrouvé. Les grands vents de la guerre ont chassé les mirages. L'horizon est clair. C'est celui que les Piast et les Jagellons voyaient du haut de leur Wawel. L'ennemi est là, à l'ouest, comme au vieux temps, et il s'appelle toujours le germanisme.

HENRI SIGISMOND.

Marya Konopnicka

L'autre jour (1) j'ai mentionné ici, en passant, le nom de Marya Konopnicka (2). Je l'ai qualifiée de bon génie de la Pologne ; — et ceci n'est point une phrase détachée d'une épitaphe, ou une légende laudative au bas d'un portrait de famille. Les pages où s'inscrit son nom dans la littérature polonaise sont belles, pleines et durables. C'est d'un poète authentique, en vérité, d'un illustre écrivain que je vais vous parler.

Et Marya Konopnicka, tout en étant ce grand poète et ce pur écrivain de par la grâce divine, fut encore, par son effort, un sûr ouvrier pour la cause sacrée et un fervent et noble cœur. Marya Konopnicka fut une très haute et très belle figure de femme polonaise.

Certes, le rôle de la femme est partout considérable : gardienne du foyer et des traditions ancestrales, elle épure et ennoblit les mœurs et couronne de beauté la vie ambiante. Mais, dans les sociétés dont l'existence coule normale, entre les devoirs répartis et les missions délimitées, son action est moins visible que là où elle porte les lourdes charges patrimoniales, outre le faix qui échoue à chacun ici-bas en partage. — La guerre actuelle qui pèse de tout un poids d'angoisses, de malheurs, de peines, de luttes, de responsabilités et d'espoirs, non plus individuels mais collectifs, — qui pèse si lourdement sur les femmes de France, pourra leur faire comprendre ce qu'était la vie, l'état et la fonction de leurs sœurs de Pologne, durant de longues, de fort longues années.

Voici pourquoi, en parlant de Konopnicka, en esquissant sa silhouette d'artiste, je souligne sa douce et bienfaisante qualité de femme, bien que les œuvres soient androgynes, je le sais, et que le talent n'ait pas de sexe. Et encore, est-ce tout à fait vrai ? Quelle autre âme que la suave âme féminine de Orzeszko et de Konopnicka aurait pu mettre tant de gracieuseté dans son faire ?

J'ai, de plus, à m'expliquer sur une chose. D'habitude, en jugeant les productions littéraires, on concentre son attention sur leur valeur intrinsèque et on laisse de côté leur portée didactique. Ou plutôt, pour serrer mon idée de plus près, on n'exige de ces œuvres — en dehors de leurs vertus émotives — qu'un seul enseignement : celui du Beau par le beau. Mais, lorsqu'il s'agit des lettres polonaises, le critique est forcé de déterminer ces éléments subalternes (« subalterne » pris dans son sens étymologique). Car en Pologne presque chaque livre, et ceci depuis le Romantisme et même avant, est un geste de résistance, une arme de combat... soit une accusation, soit une plainte, soit un appel. Et si parfois l'esthétique de l'ouvrage en souffre, si sa beauté n'est pas souvent sans mélange, la faute en revient aux conditions dans lesquelles travaillent les poètes de chez nous. Il y a si longtemps que toute « âme parlante » en Pologne a la tâche de défendre la faiblesse des autres, la dignité de soi-même et surtout l'innéité de la race, de démontrer ceci, de rappeler cela, ou bien au cri de « sursum corda ! » de relever les courages. Or donc, à la naissance de chaque œuvre polonaise présidaient, pour l'ordinaire, deux forces : la nécessité intérieure, nécessité de réaliser un

(1) Voir le n° 13 du 31 mars 1917.

(2) Prononcez Ko-nop-nitz-ka.

rève, et le sentiment civique qui, posté en vigie, veille, annonce, avertit.

Il y eut des époques où l'ombre des malheurs descendit encore plus épaisse sur le pays, et qui furent particulièrement dures pour les esprits et pour les cœurs. Dans un de ces moments naquit à la littérature Marya Konopnicka. Ses premiers écrits parurent quelques années après l'Insurrection de 63, quand toutes les femmes polonaises portaient le deuil de la Patrie et quand toute la vie était teintée de noir.

Quoi faire dans un pays endolori, saigné à blanc, haletant, vidé de sa jeunesse ardente, opprimé plus que jamais, mais plus que jamais fier?... Que faire? vers quels dieux aller? quoi dire? « Les larmes — c'est trop, et les larmes — c'est trop peu... » clamera Konopnicka dans son *SCLAVUS SALTANS... malheur à ceux qui pleurent dans l'esclavage!*

Sialtière, si farouche qu'elle voudrait paraître, le désespoir l'a bien mordue au cœur; et ses œuvres du début sont comme couvertes de crêpe funèbre. Elle a beau affirmer « *Je ne me plains pas* » (1), — tout de même, en s'adressant à Dieu, elle s'attriste qu'il soit « *Le seigneur de toute cette misère* ».

Mais « les larmes — c'est trop, et les larmes — c'est trop peu! » L'Insurrection, cette dernière geste en actes et en sang de Romantisme polonais, est vaincue, et son esprit reste terrassé pour longtemps. Après l'action — la réaction... après l'exaltation — la dépression... après le flux — le reflux. Après les songes d'or — le dur réveil. — Pourtant, il fallait continuer à vivre vaillamment, et pour ce, il était nécessaire de trouver une raison d'être, un signe de ralliement pour tout un peuple en langueur; il fallait accrocher son espoir à quelque chose de résistant, de durable, de sûr; il fallait tracer la direction à ceux qui restaient, pauvres débris, après la tourmente, et à ceux qui devaient venir: pour aujourd'hui et pour demain. Et voici qu'on découvrit la religion du « positivisme », qu'on inventa la doctrine du « travail organique aux assises ». Les thuriféraires de ce nouveau culte (nouveau surtout en Pologne), en brandissant le caducée de Mercure, prônent la reconstitution de l'âme nationale de sentimentale en positive et promettent la renaissance par le commerce et l'industrie. — Ce fut, en quelque sorte, le « enrichissez-vous » de M. Guizot, broché sur la philosophie d'Auguste Comte.

Tout de même, ne devient pas réaliste qui veut. Un peuple ne change pas de tempérament par ordre, ne quitte pas ses séculaires habitudes de sentir et de penser. Pas de rêveries! (pour reprendre le mot fameux du tsar Alexandre III), proclamait-on du haut de toutes les chaires, des réalités sur lesquelles on pourrait rebâtir les ruines!

Dire à un prisonnier de ne point rêver — n'est-ce pas le priver, deux fois, de l'air libre et de la lumière? le dire à un poète — c'est lui refuser l'eau et le pain de chaque jour. Aussi Marya Konopnicka, cette grande âme captive de poète, demande anxieusement au vent qui passe et fait tomber les dernières feuilles de joie, au soleil qui luit comme à regret, à cette pauvre terre qui souffre: « *Où est mon trésor? Oh! où est mon nid? Où est ma maison?* » Et elle cherchera longtemps le trésor de son cœur, elle cherchera un nid pour abriter de doux rossignols — ses chansons, et, un havre pour l'esquif de sa jeune vie en dérouté.

Ira-t-elle « *où des essaims de songes bâtissent un monde avec des illusions brumeuses* »? est-ce là « *où se dressent les trônes blancs des vérités éternelles, où coulent les sources de la science?* » peut-être se laissera-t-elle attirer dans

(1) Titre et refrain d'une de ses poésies d'alors.

ces régions enchanteresses « *où la passion ouvre ses bras, arde et enivre* »? Non! sa voie est ailleurs. Elle va porter ses pas « *où se tiennent les forts qui, dans une lutte virile, vainquirent le lion dedans leur poitrine*; elle offrira son beau talent et son grand amour aux gens et aux choses qui habitent là-bas « *où la tristesse calme tremble dans l'espace comme une plainte expirante* ».

S'interdisant de chevaucher les chimères, parce que soumise au mot d'ordre de son temps, Konopnicka reste tout près de la terre, aussi près qu'il se peut pour un poète. Elle se glisse dans les sous-sols, elle grimpe aux mansardes, et fréquente toutes les détresses, — sachant bien que la misère a de la beauté et que la bonté, c'est encore de la poésie... Si elle regarde les étoiles — c'est rien que reflétées dans un puits de campagnard ou dans une pauvre mare dormante. Si elle rit au soleil, c'est uniquement lorsqu'il se joue sur les blondes têtes enfantines ou sur les humbles fleurs des champs. Mais elle rit si rarement! La dominante de son âme est une mélancolie âpre au goût; quoique apparemment tranquille.

On pourrait penser d'après ce que je viens d'écrire que l'œuvre de Konopnicka a peu d'éclat, que sa palette est terne et son luth monocorde.

Détrompez-vous! Elle sait transposer les prosaïques grisailles, le camaïeu de la vie, en peintures chatoyantes, sonores et belles. Tant il est vrai que tout ce que touchent les mains d'un puissant artiste se transmue en gemmes et en or, si vile soit-elle la matière qu'il pétrit, si médiocres soient-ils les aspects qu'il regarde. Pareillement, Konopnicka observe dans ce qu'elle fait le principe de la « richesse nécessaire » (1), aussi bien dans sa prose nuancée et riche que dans ses vers aux cadences variées où se retrouvent tous les rythmes de la musique populaire.

Dans les écrits de Marya Konopnicka on rencontre sinon les mêmes idées, au moins, les mêmes idéaux, que chez M^{me} Orzeszko et chez les autres poètes et romanciers de cette date. Plus d'un de ses types et plus d'un de ses paysages se rapprochent de ceux de ses émules. Seulement, si les modèles se ressemblent, les créations, comme de juste, diffèrent de tout en tout, les unes des autres. Et Konopnicka, notamment, à la maturité de son génie, possède des accents bien à elle: inimités et inimitables, des visions qu'elle ne doit à personne, et des manières d'envisager, des façons de dire qu'on ne trouve nulle part ailleurs. Tout en étant imprégnée de ce qui colorait son époque, elle garde une physionomie à part, physionomie d'un probe et bel artiste, d'un poète sensible, souple, délicat et d'un grand maître de la langue auquel les mots obéissent, comme à un bon berger son troupeau... obéissent et accourent, se groupent, se marient et se prêtent mutuellement de la sonorité et de la splendeur.

Si Konopnicka n'avance pas sur son temps, tout au moins elle est de ceux qui en marquent l'heure. Si elle ne quitte que peu souvent (2) les aspects familiers et ne varie pas beaucoup les lieux de ses promenades sentimentales, c'est que son âme fidèle y reste attachée pour toujours.

Elle aime la plaine calme à nulle autre pareille de la Masovie natale; elle aime l'orgueil des montagnes polonaises: les Tatra et les Carpathes; elle aime les petites villes stagnantes et mornes où la vie est si pauvre et si grise; elle aime les routes caillouteuses, sablonneuses, poussiéreuses, pleines de trous et d'ornières que l'automne change en rivières de boue, mais que l'hiver couvre si joliment d'un tapis scintillant,

(1) L'expression est de Gustave Moreau.

(2) *Impressions de voyage et Italia*. Un volume de vers

laiteux et si propre. Elle aime surtout, la noble poétesse, les hommes, ses frères: ceux qui peuplent ces plaines et ces montagnes... ceux qui cheminent, besace au dos et bâton à la main, tout le long de ces routes dures... et ceux des masures et ceux des chaumières, les gueux, les claquedents et les crève-faim, les clauepatins des bourgs et des villages... et les petits enfants de la rue et des venelles... et les « anciens » tout chenus qui achèvent leur vie de malheur et attendent impatiemment la mort. Il y a beaucoup de ces vieux-là dans l'œuvre de Konopnicka.

Je voudrais que vous lisiez sa nouvelle « *Au bord de la route* » où une vieille grand-mère, bien vieille et toute cassée et grise telle les pierres qui bordent les chemins, s'en va mendiant de porte en porte, pour amasser quelque argent — ô, bien peu! — frais de linceul, de cercueil et de fosse. Vous dire l'émotion qui se dégage de ce conte au thème pourtant si mince, vous dire la tristesse, l'ironie et le charme de cette petite histoire!...

Konopnicka dans ses contes et ses nouvelles est réaliste par le choix des sujets, par la manière d'observer le fond et les personnages dans leur vérité essentielle, et de les peindre exactement, minutieusement, à la Miéris, à la Brouwer. Mais la transposition de la réalité en fiction, de la vie en art se fait chez Konopnicka avec une telle noblesse, par des touches si délicates et avec tant de poésie et de tendresse que toute chose si minime et si terre-à-terre soit-elle, devient un poème. L'harmonie, la pureté et le « timbre » de sa langue, la richesse de son vocabulaire puisé à même toutes les bonnes sources: classiques et populaires, la cadence et la mélodie de sa phrase, la sobriété de son style, son sentiment des proportions et son sens de mesure donnent à tout écrit de Konopnicka la valeur d'une œuvre magistrale et vénérable. Ses moyens lui viennent d'un grand cœur, frémissant et doux, d'un cerveau ouvert à toutes les belles idées du monde, d'une conscience vigilante et scrupuleuse, conscience d'artiste, de poète et de femme-citoyenne polonaise qui, prenant plus que sa part des peines, étirent de son amour tout son peuple.

Marya Konopnicka, de même qu'Elise Orzeszko, est une des grandes éducatrices de son pays, une de ses meilleures amies et de ses dévouées servantes. La Pologne la glorifie et l'aime. Elle vaut mieux encore que cet hommage et cet amour restreints. On voudrait la voir admirée ici, en France, sur cette terre où les vrais poètes, les femmes et les œuvres de beauté sont honorés selon leur mérite.

JAN TOPASS.

RÉPUBLIQUE ROYALE DE POLOGNE

XI

Beaucoup de familles distinguées reçurent l'ordre d'aller s'établir à Moscou. On fit partir pour Moscou, dit l'historien russe Karamsin, trois cents familles. Un grand nombre, maris et femmes, comptant peu sur la promesse du souverain et redoutant l'exil, embrassèrent la vie monastique pour mourir du moins sur leur terre natale. Le grand-prince donna les terres des Pskowiens exilés aux boyards moscovites, et, en échange de citoyens exilés, on envoya à Pskow trois cents familles de dix villes de la province de Moscou (1).

Pendant que Pskow perdait son indépendance,

(1) LELEWEL, p. 189. KARAMSIN, t. VII, chap. I.

les démêlés de la Moscovie avec la Lithuanie se renouvelaient. En 1512, l'empereur Maximilien I^{er}, successeur de Frédéric III, et suivant la politique inaugurée par lui en 1491, renouvelait l'alliance dirigée contre la Pologne, alliance conclue par son prédécesseur avec Iwan III père de Wassili. Pour rendre les services de son allié plus efficaces, il lui envoya des ingénieurs et fit fonder pour lui une artillerie de 300 pièces de canons. Encouragé par les promesses de secours de la part de l'empereur Maximilien, Wassili ravagea les environs de Smoleńsk, mais il y trouva une résistance vigoureuse sous les murs de cette ville. Sans se décourager, et rempli de bonnes espérances par Gliński, il fit de nouveaux préparatifs et revint mettre le siège devant Smoleńsk. Gliński s'y étant ménagé des intelligences, on la vit capituler. L'évêque grec non uni et les principaux citoyens vinrent au-devant de Wassili pour lui remettre les clefs de la ville (31 juillet 1515). Le tzar donna des fêtes, distribua des faveurs et des présents aux habitants, oubliant Gliński qui croyait que d'après la convention qu'il avait passée avec Wassili le gouvernement de cette place lui serait donné. Il regretta alors d'avoir rompu avec la Lithuanie, et entreprit de réparer ce qu'il avait gâté. Constantin d'Ostrog, prince ruthène, qui avait des intelligences avec lui, envoyé par Sigismond à la tête des forces polono-lithuaniques, remporta le 8 octobre 1514 à Orsza une victoire signalée sur une puissante armée moscovite, et se dirigea sur Smoleńsk dans l'espoir de la reprendre facilement avec le concours de Gliński. L'armée moscovite était forte de quatre-vingt mille hommes, celle des Polonais et des Lithuaniens n'avait que trente-cinq mille combattants. Constantin ayant eu recours à une ruse de guerre : attira par une retraite simulée l'ennemi jusqu'à portée de ses canons, tandis qu'une partie de ses troupes le prenait à revers. Les Moscovites perdirent dans cette journée trente mille hommes, trente sept chefs et plus de quinze cents boyards furent faits prisonniers (1).

Mais le projet de livrer la place au prince d'Ostrog ayant été découvert, l'évêque, le même qui avait livré Smoleńsk à Wassili ainsi que Gliński, furent arrêtés, quant aux troupes polonaises et lithuaniques, elles n'avaient pas la force nécessaire pour entreprendre le siège. Smoleńsk resta donc au pouvoir des Moscovites, et Gliński en prison. Les hostilités sans événements importants continuèrent encore pendant quelques années, jusqu'à ce qu'en 1522 fût conclue une trêve de cinq ans, prolongée en 1526 jusqu'en 1534, et prolongée encore en 1537 d'un même nombre d'années. La captivité de Gliński devint moins rigoureuse quand le tzar épousa sa nièce (1525). Il obtint enfin la liberté, et après la mort de Wassili, il fut un des tuteurs de son fils Iwan IV dit le Terrible.

Un calme profond succéda à l'ébranlement occasionné en Lithuanie par la défection de Gliński. La victoire remportée sur lui par Constantin d'Ostrog avait anéanti les projets de conquêtes visées aux dépens de la Pologne et de la Lithuanie par l'alliance du Saint-Empire avec Moscou. Enhardi par la prise de Smoleńsk par Wassili, l'empereur Maximilien I^{er} lui avait envoyé en mai 1514 son agent Georges Pamer qui arriva à la cour du tzar lui proposant tout simplement un plan de partage de la Pologne, aux termes duquel Maximilien mettrait la main sur les provinces prussiennes, tandis que Wassili s'approprierait la Lithuanie. On n'en était pas encore au temps de Catherine II et de Marie-Thérèse. En octobre, tous ces beaux projets étaient anéantis par l'armée polono-ruthéno-lithuanienne sous le commandement de Constantin d'Ostrog et le désastre qu'elle infligea aux Moscovites à Orsza, mit hors de cause pour longtemps l'allié des Habsbourg.

C'est alors que la politique autrichienne

opéra, avec une parfaite désinvolture, un revirement complet à l'égard de la Pologne. Voyant que la Moscovie n'était pas un auxiliaire aussi précieux qu'ils l'avaient imaginé et que la diversion dont ils l'avaient chargée ne produisait aucun effet, les Habsbourg, incapables de vaincre la Pologne de front, se décidèrent à se rapprocher d'elle.

Nous savons qu'un Jagellon, Ladislas, fils de Casimir IV, régnait alors simultanément en Hongrie et en Bohême. Il avait une fille, Anne, et un fils, Louis. Maximilien intrigua si bien qu'un accord fut conclu, cimenté par un double mariage. Louis devait épouser Marie, petite-fille de l'Empereur; Anne devait épouser Ferdinand, son petit-fils. En 1515, Sigismond roi de Pologne vint à Vienne signer une entente définitive.

Cette politique matrimoniale, où Maximilien était passé maître, mettait fin au duel des Habsbourg et des Jagellons. Les Jagellons étaient incontestablement vaincus. Les conventions auxquelles ils venaient de souscrire ne pouvaient manquer, dans un délai plus ou moins proche, de leur faire perdre cette Hongrie et cette Bohême où Casimir IV avait réussi à installer sa dynastie. Quand Ladislas roi de Bohême et de Hongrie mourut, en 1516, Ferdinand, fiancé de sa fille, devint roi de Bohême. En 1526, le fils de Ladislas, Louis, devenu roi de Hongrie après la mort de son père, mourait à son tour en combattant les Turcs à Mohacz, et ce fut Ferdinand son beau-frère qui hérita de son trône. Après la mort de Charles-Quint il réunit de nouveau sur sa tête les trois couronnes, celles de l'Empire, de la Hongrie et de la Bohême, qu'aucun Habsbourg, depuis Albert d'Autriche, n'avait portées simultanément.

Et alors ce que les Habsbourg n'avaient pu obtenir par la force et leur alliance avec la Moscovie, alliance dirigée contre la Pologne pour l'affaiblir, ils y arrivèrent quand même d'une autre façon : de façon diplomatique par cette combinaison matrimoniale aussi ingénieuse que savante.

Si la Pologne entrant ainsi en compromis avec le Saint-Empire se ferma pour toujours, à son détriment et à celui, nous le voyons aujourd'hui, des peuples Occidentaux, la route à toute influence en Europe centrale, la faute n'en était qu'à l'Europe elle-même; les monarchies d'Occident se désintéressant des affaires de l'est, ne pensaient qu'à se disputer la suprématie mondiale. François I^{er} tout en combattant Charles-Quint renforçait par l'abandon de la Pologne l'adversaire qu'il voulait réduire. Indifférente à tout ce qui ne la touchait pas directement et laissant la Pologne seule en face du danger lui venant des Chevaliers de la Croix, danger qui n'avait jamais cessé d'exister, ainsi qu'en face de la puissance toujours grandissante de l'empire Ottoman et de celle de la Moscovie, l'Europe jetait de cette façon elle-même le royaume des Jagellons dans les bras de l'Autriche.

L'accord de Vienne de 1515 fut pour l'Europe — on pourrait dire — la seconde étape, celle qu'elle se préparait elle-même cette fois et qui devait en toute logique l'amener par enchaînement à la catastrophe actuelle. En facilitant, par sa négligence, l'acquisition de la Hongrie et de la Bohême aux Habsbourg, elle augmentait ainsi leur force et leur puissance. D'autre part, en ne soutenant pas la Pologne contre les chevaliers de la Croix et laissant s'éclorre le duché de Königsberg mis au monde par la sécularisation de l'Ordre Teutonique, elle fondait la base de la puissance prussienne, au lieu de l'étouffer dans l'œuf. La Pologne seule ne pouvait y suffire prise à revers par deux ennemis également redoutables : le Turc et le Moscovite; au service desquels venait se ranger alternativement ce qui restait encore de la puissance tartare.

(A suivre.)

JEAN TARNOWSKI.

LA LIVONIE

Aperçu historique

La proclamation de l'indépendance de la Pologne met à l'ordre du jour la question des pays qui, comme la Livonie, en ont jadis dépendu. Dans le désir d'observer l'impartialité la plus complète, nous avons ouvert les colonnes de notre revue à tous ceux qui voudraient se prononcer à ce sujet. L'aperçu historique que nous publions ici est un des premiers qui nous soient parvenus. Il présente d'autant plus d'intérêt que son auteur semble tout indiqué, en sa qualité de Livonien, pour prendre la parole au nom de ses compatriotes.

La Livonie proprement dite a une superficie d'environ 47.030 kilomètres carrés et une population de 1.455.000 habitants dont 800.000 environ sont des Lettes et des Esthoniens et le reste des LIVES, des Suédois (1) et des Allemands ainsi qu'un tout petit nombre de Russes et de Juifs. La majorité de la population professe la religion luthérienne.

Nous entendons par Livonie proprement dite (en lette Widremne; en polonais Inflanty, en allemand Livland), le pays borné au nord par l'Esthonie et au sud par la Courlande; mais durant un certain temps, la Livonie a compris également l'Esthonie actuelle (414.000 habitants), la Courlande actuelle (673 000 habitants), et la Livonie polonaise qui a été annexée, comme on le verra plus loin, à la Lithuanie.

L'histoire de la Livonie est donc aussi, pendant une période assez longue, l'histoire de l'Esthonie et de la Courlande. Elle est même intimement liée à celle de ce dernier pays, comme elle est aussi intimement liée à l'histoire de la Pologne.

Les Esthoniens sont assez séparés des Livoniens par la langue et les coutumes et, d'ailleurs, en sont très éloignés comme race (à la frontière Livonienne Esthonienne on constate même une antipathie profonde d'un peuple pour l'autre). Par contre, les Livoniens et les Courlandais forment en fait un même peuple, et, d'autre part, entre eux et les Lithuaniens, il n'y a qu'une différence de coutumes. Les Lithuaniens et les Lettes sont de la même race et sur plusieurs points de la Lithuanie et de la Livonie ils sont absolument mélangés. Ce ne sont que deux rameaux de la même branche de la famille Balto-Slave : la *branche lettique*. Les Esthoniens, au contraire, se rattachent avec les Finnois à la famille ouralo-altaïque.

Les deux rameaux lettiques (Lithuaniens et Lettes) ont eu à travers l'histoire des destinées différentes dont il résulte une certaine nuance; mais cependant il ne faut pas perdre de vue qu'ils appartiennent à la même famille et c'est ce qui explique dans l'histoire de la Livonie, le penchant de ce peuple pour la Pologne, à laquelle de bonne heure, la Lithuanie s'est jointe.

Les Lettes ayant reçu la civilisation des Allemands, tandis que les Lithuaniens l'ont reçue des Polonais, il en est résulté dans la langue des premiers un mélange germanique, alors que la langue des seconds a reçu un alliage polonais. C'est, avec la religion, la différence qu'il y a entre Lettes et Lithuaniens, mais la Livonie et la Courlande ne sont en réalité que des parties de la Lithuanie artificiellement détachées. En Lithuanie il y a d'ailleurs, il ne faut pas l'oublier, non seulement des Lithuaniens proprement dits, mais aussi une assez grande quantité de Lettes (qui sont appelés dans ce pays les Latvis).

Géographiquement et ethnographiquement nous avons donc assez prouvé que la Livonie n'est qu'une province lithuanienne et par conséquent *Polonaise*. Nous verrons plus loin qu'historiquement la Livonie elle-même a confirmé cette manière de voir.

Vers le milieu du XII^e siècle, un bateau marchand brémois qui se dirigeait vers Wisby fut, par une tempête, jeté sur les côtes livoniennes. Ce pays fut dès lors signalé à l'attention du monde européen occidental et commença à recevoir des trafiquants de toutes sortes. Des Allemands notamment y furent attirés et construisirent des forts sur le cours inférieur de la Duna pour se défendre contre les indigènes.

Déjà au X^e siècle, les habitants primitifs de la Livonie, LIVES et Wendes, avaient reçu la visite d'étrangers — des Suédois — qui avaient fait des conquêtes dans le pays, pour le roi de Suède, Eric VII (917); mais on avait par la suite réussi à les rejeter à la mer. Il en fut de

(1) Les Suédois forment la majorité de la noblesse, de la bourgeoisie et du clergé.

même au XIII^e siècle des Suédois venus sous les ordres de Jean I^{er} (1220). Depuis, ils furent jusqu'à l'arrivée des Allemands, soumis aux Danois.

Les Allemands purent se maintenir en Livonie. Ils y fondèrent peu à peu des villes. En 1188 ce fut Uxküll qui fut érigée en évêché par Meinhard (1) premier évêque de Livonie, nommé par le pape Urbain III. Uxküll a été fondée à peu de distance de Kirchholm en remontant la Dûna. Kirchholm qui signifie « île de l'Église » avait été le premier point de débarquement des marchands Brémois qui y avaient élevé la première église. La plus importante fondation des Allemands fut Riga, ville bâtie en 1201 sous la direction de l'Évêque Albert d'Apeldorn, alors évêque de Livonie.

En 1253, la ville de Riga fut élevée au rang d'archevêché par le pape Innocent IV et en 1255 au rang de métropole de la Livonie par le pape Alexandre IV. Elle acquit une très grande importance au point de vue commercial (elle fut membre de la Hanse) et au point de vue politique. On verra plus loin le rôle considérable qu'elle a joué dans l'histoire de la Livonie et de la Pologne.

Les colons Allemands s'étant multipliés en Livonie, au détriment des Danois qui durent finalement abandonner le pays, voulurent contraindre les indigènes à embrasser le catholicisme, ce qui devait faciliter leur soumission aux nouvelles autorités qui étaient entièrement ecclésiastiques. Les Livoniens résistèrent, assassinant les missionnaires, saccageant et pillant les églises.

Une croisade fut alors prêchée et l'évêque Albert fonda à cet effet, avec l'assentiment du pape Innocent III, en 1202, l'ordre des Chevaliers du Christ, appelés plus tard Chevaliers Porte-Glaives. Il accorda à cet ordre, en toute souveraineté, le tiers du pays à conquérir et ceux-ci construisirent peu à peu des châteaux forts dans l'intérieur (dont les célèbres burgs de Kremon et de Segewold). D'autres croisés se joignirent bientôt à eux. La guerre fut conduite avec cruauté de part et d'autre, mais presque tous les indigènes durent bientôt se soumettre en 1206 et payer un tribut aux vainqueurs : l'Évêque et Venno, le grand-maître des Chevaliers du Christ. Les Livoniens se révoltèrent cependant, aidés par les Lithuaniens, et infligèrent une défaite aux Porte-Glaives en 1236, ce qui obligea cet ordre à se fortifier davantage et à fusionner, dans ce but, avec les Chevaliers Teutoniques, sous le nom commun de Seigneurs de la Croix (1237).

Lors de l'élevation de Riga au rang de métropole, quoique les nouveaux Archevêques eussent confirmé à cette ville ses privilèges, elle eut à souffrir du changement introduit, qui excita la jalousie de l'ordre Teutonique, déjà depuis longtemps en querelle avec l'Épiscopat.

L'archevêque réussit à entraîner dans la lutte les paisibles bourgeois de Riga. L'ordre Teutonique fut défait en 1297 et sa maison de Riga détruite. Mais en 1330, l'ordre Teutonique assiégea la ville et bientôt Riga dut céder et reconnaître à l'Ordre la même autorité qu'à l'Archevêque. Le Grand-maître de l'Ordre était alors Eberhard de Munheim, lequel fonda une nouvelle maison de l'Ordre à Riga.

Cependant, les discussions entre l'Ordre et l'Archevêque continuèrent jusqu'au XVI^e siècle, la bourgeoisie penchant toujours vers l'Archevêque et appelant, mais sans succès, la Suède à son secours, l'Ordre devenant de plus en plus prépondérant.

En 1346, l'ordre Teutonique acheta au roi de Danemark, l'Esthonie ; la Livonie s'étendit alors de la Narwa au Memel et se composa de 5 parties : le territoire de l'Ordre, l'Archevêché de Riga et les évêchés de Dorpat, d'Oesel-Wick et de Courlande-Pilten. Et 1422, les territoires de la Livonie et de la Prusse se différencièrent définitivement au point de vue géographique.

C'est entre 1494 et 1535 que la puissance de l'ordre des Porte-Glaives arriva à son apogée sous le gouvernement du Grand-maître Walter de Plettenberg. Celui-ci sut tenir tête à tous les ennemis de la Livonie et favorisa ensuite de tout son pouvoir l'introduction de la Réforme lorsqu'il vit que seule elle était capable d'anéantir les dissensions intérieures.

Au début de sa maîtrise, il gouverna, comme ses prédécesseurs, sous la haute suzeraineté des Chevaliers Teutoniques, mais il s'en rendit ensuite indépendant comme nous allons le voir.

En 1521, les Russes qui convoitaient depuis longtemps la Livonie se jetèrent sur ce pays. Walter de Plettenberg les repoussa, et c'est alors qu'il décida de s'affranchir de l'ordre Teutonique.

Lorsqu'en 1522 fut prêchée la Réforme de Luther, Walter de Plettenberg favorisa la nouvelle religion : ce qui peu à peu, dans toute la Livonie, mit fin aux querelles entre les autorités épiscopales et les partisans de l'Ordre.

A Riga, il y eut tout d'abord une lutte terrible entre l'Archevêque dont les efforts étaient appuyés par le pape et l'Ordre qui était soutenu par l'Empereur. Walter de Plettenberg se soumit alors officiellement à l'Empire et devint prince de l'Empire germanique en 1527, ce qui consolida la situation de la Livonie.

Dès le début de cette lutte qui fut assez longue, les bourgeois de Riga se rangèrent du côté de Walter de Plettenberg. Finalement l'Archevêque dut se rendre, la Réforme fut légalement introduite, le siège archiepiscopal aboli et ses biens confisqués au profit des églises et des écoles. Un consistoire devint la première autorité ecclésiastique, la ville se gouverna par son magistrat en bornant sa soumission à l'Ordre au simple hommage qu'elle lui prêtait. C'est ce qui explique pourquoi en 1561, lorsque l'Ordre céda la Livonie à la Pologne, la ville de Riga ne reconnut pas immédiatement cette convention et ne se soumit au roi Étienne Bathori qu'en 1581.

Le successeur de Walter de Plettenberg fut moins habile ou moins heureux dans le gouvernement de la Livonie et peu à peu, le pays devint un objet de convoitise pour ses ennemis.

Le Tsar Ivan le Terrible envahit la Livonie en 1558, profitant de l'état de faiblesse dans lequel était tombé l'ordre des Porte-Glaives, peu ou point soutenu par l'Empire Germanique. Ivan poussa ses conquêtes jusqu'à Dorpat et l'Ordre dut chercher un moyen pour sauver le pays de la domination moscovite. Déjà, depuis 1548, sentant que l'Empereur ne les soutenait plus très faiblement, les Porte-Glaives s'étaient mis sous la protection du roi de Pologne ainsi que l'avaient fait également les Lithuaniens. L'Ordre n'eut donc, devant le danger, qu'à faire appel aux Polonais pour repousser les Russes, ennemis héréditaires, chassés jadis par Walter de Plettenberg, mais revenant plus menaçants que jamais.

L'Ordre se sépara alors définitivement de l'Empire Germanique, prêta hommage au roi de Pologne et Grand duc de Lithuanie, Sigismond II Auguste et se constitua en Etats Provinciaux ; un acte solennel fut signé et juré à la diète de Wilna le 29 novembre 1561, acte par lequel la Livonie passa au roi de Pologne (1) et auquel adhèrent l'Archevêque de Riga et les Evêques des principales villes, au nom de tous les Livoniens heureux de se joindre à leurs frères de Lithuanie. Cette union répondait non seulement à un besoin politique, mais aussi à un désir naturel puisqu'il y avait entre les deux peuples même origine et mêmes aspirations.

La Livonie reçut du roi Sigismond Auguste « le privilège » qui lui octroya la confession luthérienne, l'allemand comme langue nationale et une juridiction spéciale.

Le Grand-maître de l'Ordre, Gotthard Kettler abdiqua toute autorité sauf sur la Courlande, dont on fit en sa faveur un duché fief de la Couronne Polonaise, (duché de Courlande et de Sémigalie) (2). Quant à l'île d'Ësel, elle fut cédée au Danemark.

Les Russes furent repoussés, mais le Tsar Ivan ne se résigna pas facilement à abandonner ses projets ambitieux. Il intrigua de telle sorte que certains dissidents en Esthonie réussirent à faire proclamer roi de Livonie, en 1570, le prince Danois, Magnus, qui était évêque de Reval. Le Tsar Ivan reconnut, bien entendu, cette nomination, qui lui donnait satisfaction, à condition que le nouveau roi fût sous sa suzeraineté. C'était, en réalité, un motif pour intervenir dans les affaires du pays et s'en emparer à la première occasion. Mais les Esthoniens qui d'un autre côté ne voulaient pas plus se joindre aux Russes qu'aux Polonais, se donnèrent, un peu plus tard, au roi de Suède Eric XIV.

La paix de Zapolié, en 1582, conclue entre la Pologne et la Russie confirma officiellement cet état de choses, réunissant ainsi les trois pays lettiques (Livonie, Courlande et Lithuanie) et détachant l'Esthonie dont les aspirations étaient différentes.

Lorsqu'en 1561, la Livonie se réunit à la Pologne, la ville de Riga se considérant comme libre et non soumise à l'autorité des Porte-Glaives, ainsi qu'il a déjà été dit, ne voulut pas adhérer

(1) En sa qualité de Grand-duc de Lithuanie.

(2) Il fut de plus nommé voïevode de Livonie au nom de la Lithuanie et de la Pologne. (La maison de Kettler s'éteignit en 1736.)

à l'acte de Wilna. Pour se défendre contre l'invasion des Russes elle songea d'abord à réclamer la protection de l'Empereur Germanique, mais le siège mis par les Russes devant Riga en 1572, siège qui fit souffrir longuement la ville, changea la résolution de celle-ci et dès qu'elle le put (en 1581) elle se rendit au roi Étienne Bathori. Tous ses privilèges lui furent garantis ainsi que le libre exercice du culte luthérien ; mais le roi installa dans la ville un burgrave rendant la justice en son nom et établit, comme dans les autres ports de Livonie, une douane dont il partagea les revenus avec la ville, de manière à s'en adjuger les deux tiers (plus tard Sigismond III éleva jusqu'à la moitié la part de la ville pour la récompenser de sa fidélité).

Prince A. WIHTOL DE WENDEN.

(A suivre.)

AGENCE POLONAISE CENTRALE A LAUSANNE

Agitation parmi les ouvriers à Łódź et à Varsovie.

Depuis quelque temps se font remarquer dans les milieux ouvriers de la zone d'occupation allemande du Royaume de Pologne des manifestations de vive effervescence. A la grève du personnel des tramways de Łódź, que ne parvinrent même pas à maîtriser les autorités militaires allemandes par des menaces de déportation dans les camps de concentration, de privation de vivres et de suppression de subsides aux femmes et aux enfants des réservistes évacués de l'armée russe, a succédé, à titre d'affirmation de solidarité avec ce personnel, une grève des cheminots de la circonscription militaire de Łódź. Le gouverneur militaire de cette ville, général von Schmidt, a publié à ce sujet un ordre du jour défendant, sous les peines les plus sévères, « d'abandonner le travail ». De plus encourraient la peine de mort, et dans les cas moins graves un emprisonnement de deux ans, ceux qui exciteraient en la présence de plusieurs personnes, ou par la propagation d'écrits ou de feuilles volantes à la désobéissance à cet ordre ».

Ces jours derniers a éclaté à Varsovie une grève des ouvriers des ateliers des chemins de fer, des fabriques « Parowoz », « Gerlach et Puls » et « Albatros », placées sous l'administration militaire allemande. Cette grève comprend environ 2.000 ouvriers et menace de s'étendre aux ateliers des tramways ainsi qu'à plusieurs autres établissements municipaux. Le département du travail du Conseil d'Etat provisoire s'est montré prêt à intervenir pour amener la conciliation, mais cette action pacifique est des plus difficiles, car la grève ainsi que le rapporte le « Kuryer Codzienny » (Courrier quotidien) de Cracovie, a aussi un caractère politique très prononcé. Les autorités militaires allemandes ont résolu de briser cette grève avec la plus grande rigueur. Le gouverneur militaire de Varsovie, général von Eltzdorff, a publié trois ordonnances menaçant d'abord de déportation « les anciens membres de l'armée russe », puis de peines sévères les prisonniers de guerre polonais, ainsi que du retrait des allocations pour leurs femmes et leurs enfants ; enfin une peine d'emprisonnement jusqu'à une année et davantage est prévue pour tous ceux qui sans réserve aucune, dans un délai fixé, ne se présenteraient pas au travail.

Les journaux polonais constatent que cet appel est resté sans effet, et annoncent en même temps qu'en corrélation avec cette grève ont été incarcérés un grand nombre — 150, dit-on — des chefs du mouvement, appartenant à divers groupes socialistes. Les personnes arrêtées ont été transportées en Allemagne dans un camp de prisonniers civils, ce qui loin d'améliorer la situation, n'a fait que l'envenimer. A travers Varsovie circulent quantité de manifestes invitant à la résistance active.

— Le bassin houiller de Cracovie repris aux Allemands.

Les districts occidentaux de la Galicie (Biała, Oswięcim, Wadowice, Chrzanów, et une partie de ceux de Cracovie et de Podgorze) possèdent des gisements de houille fort riches. Ces gisements se rattachent organiquement à ceux des bassins d'Ostrawa-Karwin dans la Silésie de Cieszyn (Teschen) d'une part, de l'autre au bassin de Dombrowa dans le Royaume de Pologne et par ce dernier à celui de la Haute-Silésie qui, comme on le sait, constitue une des richesses fondamentales de l'Etat prussien. Le bassin houiller de Cracovie dont les gisements se trouvent, pour la plupart, à une profondeur plus grande que dans les régions avoisinantes, jusqu'ici n'a été soumis qu'à une exploitation très restreinte, car les sphères industrielles silésobérlinoises avaient adopté une politique consistant à écarter toute concurrence polonaise qui eût pu faire obstacle à l'expansion dont ils avaient presque le monopole. Elles étaient d'ailleurs admirablement secondées dans cette voie par la politique économique du gouvernement autrichien, soumise aux visées de Berlin, laquelle à chaque pas contrecarrait le développement économique et industriel de la Galicie. A

(1) Moine Augustin de Segeberg.

cet effet, les entreprises allemandes avaient depuis longtemps acheté les droits d'exploitation minière de presque tout le territoire des districts précités de la Galicie occidentale, non pour en profiter eux-mêmes, mais surtout pour que personne ne pût extraire du charbon.

Aujourd'hui les journaux de Cracovie nous apprennent qu'après des négociations qui ont duré plusieurs mois, le Comité administratif autonome de la Galicie est parvenu à conclure avec les représentants de la société « Westdeutsche Thomasphosphat-Werke » (propriété de la famille prussienne Schlutius), une convention assurant au pays de Galicie le droit de racheter les concessions minières sur le territoire de 117 communes des districts susdits, sur une superficie d'environ 770 kil. carrés.

Des calculs sur la quantité de houille que renferment ces terrains jusqu'à une profondeur de 1.000 mètres permettent de l'évaluer à 4.600 millions de tonnes de charbon d'une qualité se rapprochant de celle des houilles de la Haute-Silésie, et ne tenant compte que des gisements à couches d'un mètre d'épaisseur au moins. Si l'on poussait jusqu'à 1.200 mètres de profondeur, et si l'on prenait en considération les couches de 50 centimètres on pourrait chiffrer la richesse du bassin houillier par 6 500 millions de tonnes. En même temps les journaux de Galicie annoncent que le Comité administratif autonome a l'intention d'instituer pour l'exploitation de la houille, un consortium composé de banques régionales, et de créer la première mine à Spytkowice, dans le district de Wadowice.

LA FÊTE NATIONALE POLONAISE

C'est le 3 mai, l'anniversaire de la Constitution Polonaise de 1791, qui doit à juste titre être considéré comme le jour de la fête nationale de la Pologne.

La récente proclamation du gouvernement russe et la déclaration des Alliés qui l'a suivie donnent cette année un éclat tout particulier à ce glorieux anniversaire. Nombreuses seront les personnes et les Sociétés qui voudront arborer ce jour-là le drapeau de la Pologne Indépendante en signe de leur attachement et de leur sympathie à la cause polonaise. On nous prie de différents côtés de fournir des détails précis sur les couleurs polonaises.

Nous nous exprimons donc d'informer nos correspondants que le drapeau polonais est rouge et blanc. Ces deux couleurs sont disposées perpendiculairement à la hampe, le rouge au-dessus.

Quant à l'étendard polonais, il comporte l'aigle blanc sur fond amarante. Cette dernière teinte est la vraie couleur polonaise. C'est elle qui devrait, proprement, figurer dans le drapeau que nous venons de décrire plus haut. Elle a été néanmoins remplacée par le rouge en vertu d'une convention internationale qui a unifié toutes les teintes employées dans les drapeaux de différents pays en supprimant les variantes et en conservant uniquement les couleurs principales.

BULLETIN

● La « nouvelle orientation » envers les Polonais et les procédés administratifs actuels en Pologne Prussienne.

On lit dans les journaux de Posnanie :

« Il y a contradiction flagrante entre les procédés des autorités administratives de nos provinces et la nécessité reconnue par le gouvernement de Berlin d'apporter des allègements aux restrictions dont est frappé l'usage de la langue polonaise. Nous n'en donnerons pour preuve que la réponse que vient d'adresser la Régence de Bydgoszcz (Bromberg) à un des curés de notre district, qui avait demandé la permission d'instituer une « messe scolaire ».

Voici le texte intégral de ce document :

« Bylgoszcz (Bromberg), le 19 mars 1917.

« Monsieur le curé, avant d'examiner votre proposition relative à la participation obligatoire de votre école locale à la messe scolaire que vous avez l'intention d'instituer, nous vous prions instamment de vouloir bien nous informer si vous déclarez consentir à ce que dans les chants d'église et les prières finales il soit fait usage exclusivement de la langue allemande. »

● Wilno ville polonaise.

D'après le recensement de la population effectué en décembre 1916, par les autorités allemandes, Wilno compte 138.817 habitants, dont 74.466 Polonais, 57.516 Juifs, 2.909 Lithuaniens, 641 Blancs-Ruthènes, 2.212 Russes, 880 Alle-

mands, autres 193. Les Polonais ont donc la majorité absolue dans la ville (53,65 0/0). La population de Wilno a sensiblement diminué pendant la guerre. Elle était auparavant de 200 000 âmes où numériquement et intellectuellement dominait l'élément polonais.

● Les engagés volontaires pour les légions polonaises en Lithuanie incorporés dans les bataillons ouvriers d'Allemagne.

Le « Kurjer Lwowski » (Courrier de Lemberg) du 4 avril 1917 publie la note suivante :

« On nous écrit de Varsovie que les volontaires pour les légions, qui se sont fait inscrire dans les bureaux de la police à Wilno, ont été appelés afin d'être transportés dans un délai de vingt quatre heures et incorporés dans les bataillons ouvriers en Allemagne y compris M. Waclaw Studnicki qui, à Wilno, avait dirigé tout le mouvement légionnaire. »

(M. Waclaw Studnicki est le frère du publiciste ultragermanophile, membre du Conseil d'Etat provisoire.)

● Conférence de M Georges Bienaimé à Lyon.

Le 18 avril a eu lieu à Lyon une conférence de M. Georges Bienaimé sur la Pologne. Malgré le mauvais temps, une foule nombreuse est venue applaudir l'éminent conférencier. M. Edouard Herriot, Maire de Lyon, présidait la cérémonie. Notre compatriote, D. Rodański, nous écrit à ce sujet : « Les auditeurs ont été doublement récompensés. En plus de la parole si documentée de M. Georges Bienaimé, ils ont eu le régal d'une chaleureuse improvisation de leur Maire et Sénateur, Edouard Herriot, qui a salué la Pologne Unifiée et Indépendante et a rendu hommage à son drapeau. Le fait s'était-il déjà produit, ou bien est-ce la première fois? Dans ce dernier cas mes deux modestes drapeaux seront devenus des pièces historiques. »

● Le rapprochement russo-polonais.

Au cours d'une série de conférences sur « les rapports entre nations slaves », M. René Henry, professeur à l'Ecole des Sciences Politiques, a traité vendredi le 27 avril, à l'Ecole des Hautes Etudes Sociales, la question du « rapprochement russo-polonais ». La manière dont l'éminent conférencier a su tirer partie de ce sujet plein d'actualité lui a valu des applaudissements chaleureux de la part du public nombreux qui remplissait l'auditoire.

● Conférence de M. Joseph de Lipkowski à Nice.

Nous recevons de M. F. Hellens le compte rendu suivant de la matinée littéraire et musicale organisée au Théâtre des Variétés, à Nice, le vendredi 13 avril, au profit des soldats polonais engagés dans l'armée française.

L'attrait capital de cette fête, à laquelle le grand écrivain belge, Maurice Maeterlinck, avait accordé son haut patronage, et que présidait M. le Prince Troubetskoï, était la conférence de M. Joseph de Lipkowski qui avait pris pour sujet « La Révolution russe et les Alliés ». La crise russe, comme l'a exposé l'éminent orateur, est un triomphe moral pour les Alliés. L'ancien régime autocratique de la Russie rendait difficile une collaboration étroite, sincère et efficace, et fut la cause unique des mécomptes diplomatiques. Le nouveau régime en Russie redresse la situation. La proclamation aux Polonais modifie complètement les sentiments de la Pologne et enlève aux Austro-Allemands leur dernier atout en rendant impossible la mobilisation des sujets de la Pologne occupée. C'est 1.300.000 combattants qui échappent aux Empires du centre.

Comme futur régime de la Russie, M. de Lipkowski prévoit une République fédérative; pour la Pologne, une République démocratique. Les craintes que l'immensité de la Russie autocratique inspirait à l'Europe se sont évaporées. Le monde civilisé tout entier s'est tourné contre l'Allemagne; le triomphe de la cause de l'équité et de la liberté des peuples est assuré. Comme répercussion principale de la révolution russe, la crise intérieure de l'empire allemand est à noter. Nous sommes à un tournant décisif de l'histoire, où l'on voit s'effondrer les derniers bastions de l'absolutisme. Une ère nouvelle s'annonce : un ordre nouveau est rendu possible par la réparation complète de toutes les injustices passées. L'Alsace, la Pologne, la Finlande seront reconstruites dans leur intégralité historique ou restituées à leur principe d'origine.

Le conférencier fit ensuite la philosophie de la régénération russe, en un langage élevé et chaleureux, et il célébra la réconciliation de la Pologne avec la Russie : « Dans ce moment solennel, où l'aurore d'une vie nouvelle se lève radieuse sur la Russie et la Pologne, à jamais réconciliées, nos cœurs émus, qui pour la première fois battent à l'unisson, se tournent avec reconnaissance vers notre sœur aînée, vers cette France chérie qui fut pour nous une seconde mère, une seconde Patrie, vers cette France glorieuse qui régénéra le monde et qui vient de le sauver encore une fois! »

La belle et pathétique conférence de M. de Lipkowski fut fréquemment interrompue par les applaudissements d'un auditoire nombreux et attentif et la péroraison fut suivie d'une longue ovation.

Une partie de concert, organisée par M. Armand Dutretre-Plucinski, l'éminent ex-pensionnaire de l'Odéon, réunit les noms souvent applaudis d'artistes tels que M^{lle} Cora Rival, de l'Opéra-Comique, M^{lle} Ballet, directrice du Conservatoire de Nice, M^{lles} de Gueldre, Demire, MM. de Kermor, des Concerts de Monte-Carlo, Daru, des Concerts Colonne, et du maestro Gandolfo.

Le revenu net de la matinée s'est élevé à la somme de 150 francs que son organisateur, le D^r Colonna Walewski vient de nous faire parvenir pour notre fonds des volontaires polonais.

● La musique française et la Pologne.

Sous l'inspiration des événements actuels, une jeune compositrice française, M^{lle} Gui de Reignac, vient d'écrire une « Marche Polonaise » sur les paroles de Kornel Ujejski. La musique de M^{lle} Gui de Reignac a su se pénétrer du souffle ardent de patriotisme dont sont empreints les vers du grand poète polonais. D'une facture à la fois simple et élégante, sa « Marche Polonaise » témoigne d'un talent profond. Ses accents justes et ses accords vibrants se marient admirablement avec la poésie de Kornel Ujejski. Ils créent avec elle une harmonie mélodieuse qui, malgré son originalité, est facile à exécuter et ne manquera pas d'assurer à l'œuvre de M^{lle} Gui de Reignac un succès méritoire.

REVUE DE LA PRESSE

Le Matin (18 avril) :

Le consul des Etats-Unis à Varsovie, M. del Soto, a traversé hier Paris, en route pour l'Amérique où il se rend via Madrid.

M. del Soto, avec qui nous avons eu un entretien hier soir, au moment où il allait partir pour la gare d'Orsay, est peut-être la première personne de passage à Paris qui ait séjourné en Pologne occupée. C'est donc avec un réel intérêt que nous lui avons posé ces quelques questions :

— Quelle est la vie dans la capitale polonaise ? Quelle est l'attitude des Allemands ? Quels sont les sentiments véritables de la population polonaise ?

— Je ne serai pas long, nous répond M. del Soto, car de tous les détails de la vie quotidienne de Varsovie je n'emporte qu'un seul souvenir vraiment grand et impressionnant et c'est l'enthousiasme de toute la population pour les Etats-Unis et pour le drapeau étoilé, c'est la reconnaissance de l'élite et des masses pour le président Wilson, au lendemain de son message où il était question de l'indépendance de la Pologne.

« Ceci est extrêmement caractéristique, continue M. del Soto avec animation, et vous dépeindra, on ne peut mieux, les tendances du peuple polonais. Le jour de la proclamation des deux kaisers, il y a eu certes dans la presse de nombreux commentaires, mais ils étaient contradictoires et comme conçus dans une atmosphère de malaise. Mais quand fut connue cette phrase du président Wilson : « La Pologne doit être indépendante », ce fut dans tous les journaux une explosion de joie unanime.

— Et quelle a été alors l'attitude des autorités allemandes et de leurs organes ?

— Ils ont joué l'indifférence. Pourtant il était bien difficile de ne pas voir les manifestations quotidiennes dont le représentant des Etats-Unis était l'objet. Le soir même où fut publié le message, à dix heures, une foule nombreuse s'est portée devant le consulat général et a acclamé frénétiquement la république américaine, la liberté de la Pologne et la liberté du monde.

« Ensuite, dans les salons du consulat, c'était chaque jour un défilé incessant. J'ai reçu durant trois semaines des milliers de cartes apportées par les hautes notabilités polonaises ainsi que par les gens les plus humbles, ouvriers et paysans. J'ai reçu une centaine d'adresses pour le président Wilson, émanant des sociétés d'instruction publique, de groupements politiques, d'associations économiques.

« Mais c'est après la rupture germano-américaine que ces manifestations sont devenues particulièrement significatives. Elles n'ont pas cessé : au contraire ! L'Amérique s'était déjà, pour ainsi dire, rangée du côté des ennemis de l'Allemagne, mais le peuple polonais continuait à ovationner les Etats-Unis.

« A la veille de quitter Varsovie, je ne pouvais me montrer nulle part sans provoquer des manifestations de sympathie.

« La Pologne, conclut M. del Soto, a pu ainsi révéler ses véritables sentiments. Ses acclamations n'allaient pas uniquement aux Etats-Unis, car à cette époque déjà le drapeau de l'Amérique mêlait ses plis au faisceau multicolore de tous les alliés ».

POLACY U KSIECIA LWOWA

W piątek 17/30 Marca o godz. 2-iej J. E. ks. biskup Cieplak, posłowie z Królestwa i Litwy z obu izb prawodawczych w komplecie, Komitet Narodowy, Centralny Komitet Obywatelski i Komitet Demokratyczny, udali się do ministerjum spraw wewnętrznych do prezesa gabinetu ks. Lwowa, aby wyrazić mu wdzięczność za odezwę Rządu Tymczasowego do polaków.

Pierwszy przemówił ks. biskup Cieplak stwierdzając, że na niebie zabłysła zorza lepszej przyszłości i wyraził wdzięczność i przekonanie, że obydwaj narody będą zgodnie pracowały dla lepszej przyszłości.

Następnie mówił prezes Komisji likwidacyjnej spraw Królestwa Polskiego p. Aleksander Lednicki.

Panie Ministrze-Prezydencie!

Przybyliśmy do Ciebie, by dać wyraz uczuciom wielkiej radości i uznania, które ogarnęły polaków po przeczytaniu manifestu Rządu Tymczasowego do narodu polskiego. Stała się rzecz wielka. Sprawę pojednania dwóch narodów bratnich sprawiedliwie ujęty dłoń. Spełnia się to, za co ginął szereg pokoleń. Stanęli przed Tobą przedewszystkiem ci, którzy byli wyznawcami tych wielkich haseł wolności powszechnej, braterstwa i równości za które naród polski krew swoją zawsze przelewał i których zwycięstwo dziś w Rosji postawiło was na wyżyny władzy państwowej.

Przed Tobą stają ci, którzy wspólnie z wami walczyli i wspólnie cierpieli. Polski Komitet Demokratyczny, jednoczący najróżnorodniejsze kierunki polskiej myśli demokratycznej składa Tobie i całemu Rządowi Tymczasowemu swe pozdrowienie serdeczne. W naszym gronie widzisz ludzi posiwiatałych w walce, którzy dziś, świadomi spełnienia obowiązku przed narodem swoim i przed tym narodem, z którym łącznie żyli i pracowali, błogosławią Cię za to, że pozwolił im dożyć tej wielkiej i pięknej chwili. Przed Tobą stają ci, których w rozkwicie ich sił powołuje do ofiarnej służby sprawa wolności, reprezentanci naszej młodzieży i towarzyszy naszych — studentów, którzy już w zaraniu życia swego widzą jutrznie wolności powszechnej. Niech umocni się nasz wspólny sojusz, sojusz wolnych narodów, wolnych państw. Niech żyje wielka i wolna Rosja! Niech żyje niepodległa Polska!

W imieniu posłów narodu polskiego wygłosił gorące przemówienie poseł Ignacy Szebeko.

Panie Ministrze-Prezydencie!

Pozwólcie mi powiedzieć kilka słów, w imieniu przedstawicielstwa polskiego w obu izbach prawodawczych. Prawie półtora wieku temu trzy niemieckie dynastje wspólnie dopuściły się względem ojczyzny naszej najhaniebniejszej zbrodni: zabiły i rozszarpały Polskę, podzieliły się łupem, wtoczyły do grobu jej wolność i zdawało im się, że pochowały ją na wieki! Szły jednostajnie długie lata, potokami lała się krew polska w beznadziejnej walce o utraconą wolność, w kajdanach rodziły się i umierały liczne pokolenia polskie, a przez cały męczeński dla Polski wiek 19-ty—ani razu nie zajaśniał dla nas, wtrąconych do niewoli, promień nadziei!

Coraz głębszą i szerszą stawała się przepaść, wykopana przez rosyjskie samowładztwo między dwoma bratnimi narodami, i zdawało się, że niema sił, niema porywów, któreby mogły zbliżyć nas, skłonić duszę narodu, błędzącą na skrawionem ciałem Polski, — do pojednania z ujarzmicielką!

Od dziesięciu lat napróżno wywalczyliśmy w izbach ustawodawczych Rosji uznanie elementarnych praw bytu narodowego. Głuchy był stary ład, i głusi byli jego poplecznicy! Ale wiara w prawdę, w sprawiedliwość, nie wygasła nigdy w sercach polskich!

Nasz wielki poeta Mickiewicz w « Księgach pielgrzymstwa polskiego » mówił proroczco: « Naród polski nie umarł, chociaż ciało jego leży w grobie, a dusza opuściła ziemię. Ale na trzeci dzień wróci do ciała swego. Dwa dni już minęły, z pierwszym i drugim wzięciem Warszawy; trzeci dzień rozpoczął się, ale się jeszcze nie zakończył ».

Nie, nie! On zakończył się dzisiaj. Wyście po dwakroć zdobywali Warszawę, utopiwszy ją we krwi polskiej i w łzach polskich, a na trzeci dzień, o którym mówił poeta, po raz trzeci, — Wyście przyszli po to by ją brać nie z mieczem w ręku, tylko z gałką oliwną, z wyciągniętą po bratersku dłonią, z otwartem sercem, z naszą, do-

browolnie przywróconą nam wolnością, z uznaniem prawa naszego do niepodległego bytu!

Niechże będzie potrzykróć błogosławiony ten dzień i ta godzina, i niech będzie potrzykróć przeklęty, przepadły na wieki, upiorny system ucisku i bezprawia, który uczynił z miłującej wolność Polski—niewolnicę, a ze słowiańskiej Rosji jej ujarzmicielką.

Głęboka jest i szeroka przepaść pomiędzy Rosją a Polską, lecz szerszą i głębszą i potężniejszą moc wolnego, zrzucającego z siebie kajdany, narodu rosyjskiego!

Z jakąż łatwością wyście dziś przetrzucili przez tę przepaść—most.

I oto naród Polski przyszedł do Was niezwłocznie, do Was jako najgodniejszego przedstawiciela pierwszego Rządu Narodowego Wolnej Rosji, aby powitać Was i naród rosyjski i wyrazić swe głębokie uznanie i bezgraniczną radość, że na gruzach startego na proch samowładztwa, z Waszej inicjatywy, obok sztandaru wolności rosyjskiej powiewa odtąd i sztandar wolnej, niepodległej Polski!

My w walce o naszą i Waszą wolność zawsze będziemy z Wami! Tak nam dopomóż Bóg!

Hr. Zygmunt Wielopolski przemawiał następnie w imieniu Komitetu Narodowego.

« Polski Komitet Narodowy — mówił — od samego początku wojny stał całą duszą po stronie Rosji i jej sprzymierzeńców. Niezachwiana była nasza wiara, że jedynie po tej stronie wszędzie dla Polski zorza jasnej, radośnej przyszłości w zjednoczeniu trzech rozdzielonych części w państwo niepodległe, wolne, sprzymierzone z potężną Rosją. W dniu dzisiejszym, wielkim dla nas polaków, w imieniu moich kolegów, wyrażając uczucie odległej od nas Ojczyzny, gorąco z całego serca witam Rząd Tymczasowy, który w swej odezwie spełnił tradycyjne ideały polskie.

« Naszą wdzięczność nieograniczoną wzmacnia niezachwiana wiara, że obydwaj wolne narody na wieczne czasy pozostaną złączone serdecznymi węzłami nierozzerwalnej przyjaźni. »

W imieniu polaków na Rusi p. red. Edward Paszkowski wypowiedział następujące przemówienie.

Panie ministrze-prezydencie!

Łącząc się całkowicie z tylko co wyrzeczonymi wyrazami wdzięczności, ja jako członek Komitetu Wykonawczego polskich organizacji Ukrainy, Wołynia i Podola, a więc jako przedstawiciel stałej ludności polskiej od wieków Ruś zamieszkującej, korzystam ze szczęśliwego wypadku aby złożyć szczerze życzenia szerokiego i jasnego rozkwitu tych głębokich i sprawiedliwych zasad, które zostały mocno postawione przez wysoki rząd wolnej Rosji.

Na zakończenie w imieniu polaków Galicji przemawiał prof. Stanisław Grabski.

Z głębokim wzruszeniem dziękował zgromadzonym ks. Lwow. Prezes gabinetu stwierdził, że dziś serca dwóch narodów mogą być zgodne, że mogą uściśnić się wyciągnięte dłonie. Rozpoczyna się bowiem nowa era w życiu Słowian, dwa bratnie narody będą mogły odtąd zgodnie pracować dla wspólnego dobra słowiańszczyzny.

DOKUMENT.

Dla ustalenia dziejów Proklamacji Rządu tymczasowego rosyjskiego, podajemy poniżej Odezwę Kół Polskich i Komitetu Narodowego, Polskiego, wydaną w Piotrogradzie dnia 20 marca rb. a więc na dni dziesięć przed pamiętną Proklamacją:

« Posłowie polscy do obudwu izb prawodawczych wraz z Komitetem Narodowym, dla wyjaśnienia poglądu na sytuację, którą wytworzył przewrót państwowy w Rosji, oświadczają:

« Wyzwolenie bratniego narodu rosyjskiego z pęt samowładztwa będące tryumfem wolności i zwycięstwem zasady, że naród sam o swoich losach stanowi, — witamy z radością. Tak każe nam nie tylko tradycja historyczna walk o wolność przez cały ciąg dziejów porobiorowych, ale i względ na najwyższe dobro narodu naszego.

« Polacy, stojąc po stronie Rosji i Koalicji antyniemieckiej, rozumieją, że zwycięstwo tych państw, które na sztandarze swym wypisały hasło zjednoczenia Polski, hasło równego prawa wszystkich narodów do samoistnego bytu, — musi z konieczności ziścić niezmiennie dążenie narodu polskiego do odzyskania zjednoczonej i niepodległej Ojczyzny.

« Na tej drodze wszakże, którą nam wskazała dziejowa myśl polska, dawny rząd rosyjski, nierozumiejący ani konieczności czasu, ani nawet własnego narodu, — stawiał wielkie prze-

szkody i utrudniał Rosji i jej sprzymierzeńcom należyte postawienie w porę sprawy polskiej. Przez swą reakcyjność budził niewiarę w szczerść zasad wolności, o które naród rosyjski i sprzymierzone z nim państwa walczyły. Bieg wypadków jednak ujawniał coraz bardziej, że odbudowanie Polski stać się musi, jako jedna z głównych podstaw przyszłej równowagi Europy.

« Świadomi tego posłowie polscy do obu izb prawodawczych i Komitet Narodowy wytrwali na raz obranej drodze mimo wszystkie trudności, płynące z dawnego ustroju politycznego Rosji, bacząc, aby przeciwieństwo, które zachoziło między dążeniami polskimi do wolności, a reakcyjnym stanowiskiem upadłego rządu, — nie wytworzyło konfliktu polskiego narodu z narodem rosyjskim, natomiast aby wyjaśniła się zasadnicza zgodność celów i dążeń Rosji i jej sprzymierzeńców w wojnie obecnej z celami narodu polskiego.

« Logika dziejów doprowadziła nawet dawny rząd Rosji do uroczystego przyznania, że w interesie Rosji leży odbudowanie wolnej i zjednoczonej Polski. Ale czynny rząd tego wciąż jeszcze oświadczeniu temu przeczył, rzucając cięń nieufności na stosunek dwu największych narodów słowiańskich.

« Obecnie odniosła w Rosji zwycięstwo wolność i umacnia się solidarność dążeń Polski i Rosji w tej wielkiej wojnie. Upada panowanie przemocy i jednostronne narzucanie praw oraz form ustroju, które dotąd solidarność tę mąciły, rodzi się nowy między Rosją a Polską stosunek, oparty na zasadzie wzajemnego poszanowania swobody i prawa narodów do niepodległego bytu.

« Zgodność międzynarodowych interesów Polski i Rosji znajdzie wyraz w formach, które naród polski i rosyjski w myśl hasła: « wolni z wolnymi, równi z równymi », — w wolnej decyzji ustalą.

« We własnym głęboko odczutyim interesie, który zawsze łączył się z sprawą wolności powszechnej, naród polski musi pragnąć, aby wolność wewnętrzna, którą Rosja teraz zdobyła utrzymała się i stała się źródłem wzmożonej siły dla niej i dla całej Koalicji, będącej dzisiaj związkiem narodów wolnych przeciwko zabobczemu imperjalizmowi niemieckiemu. W dążeniu naszym do zjednoczenia i niepodległości Polski widzimy w odrodzonej Rosji nowy czynnik, zbliżający nas do tego wielkiego celu. »

RABUNEK KRÓLESTWA POLSKIEGO

Doskonale zazwyczaj informujący korespondent « Zgody » chicagoskiej, zamieszcza, na szpaltach organu Związku Narodowego Polskiego w Stanach Zjednoczonych, następujący artykuł, datowany z Kopenhagi.

« Zapowiadając w dniu 5 listopada stworzenie niepodległego państwa polskiego, rządy dwu mocarstw centralnych równocześnie zastrzegły sobie, że zarezerwują sobie w tem państwie swe własne interesy polityczne, militarne i ekonomiczne.

« Na pierwszym miejscu, w obecnej chwili, figurują oczywiście interesy militarne, dla tego też od razu po ogłoszeniu aktu wezwwały społeczeństwo do dobrowolnego tworzenia armii polskiej, która w konsekwencji ma być w zupełności uzależniona od niemieckich władz wojskowych. Polską ma być ta armia z nazwy i pochodzenia, niemiecką natomiast pod każdym innym względem. Nie dziw tedy, że ogromna większość społeczeństwa polskiego orzekła, iż w taką armię nie myśli się bawić i, aby sprawę zwlec, uzależnia jej tworzenie od woli legalnie wybranego sejmku na podstawie pięciu-przymiotnikowego prawa wyborczego. Z poborem rekruta polskiego więc i haraczem krwi polskiej Niemcom rzecz nie udała się tak gładko, jak pierwotnie przypuszczali.

« Ze swych interesów politycznych oba mocarstwa pilnują w nowym państwie, samo przez się rozumie się. Wszak w dbałości o nie posunęły się tak daleko, że jaknajoczywiej Austryja wygrywa tu przeciw swemu przemożnemu sprzymierzeńcowi swe własne atuty, pozwalając Polakom przy organizowaniu państwa stawiać tak daleko idące warunki, iż Niemcy zaczynają się niecierpliwie i wysunęli naprzód premiera węgierskiego, hr. Stefana Tiszę, który w sposób ogólny, ale bardzo wyraźny przestrzegł Polaków, by w swych postulatach nie posuwali się za daleko, gdyż mogliby jeszcze całą państwowość polską sprowadzić na manowce. Zważyć tu należy tę subtelną grę: premier węgierski — bezwarunkowo w porozumieniu i nawet za po-

radą rządu niemieckiego — przestrzega Polaków, by byli powściągliwi w swych aspiracjach państwowych, gdy w tym samym czasie władze austriackie całą siłą pary popierają Polaków w swej części okupacyjnej w ich dążeniach do jaknajsilniejszego rozwoju państwowości polskiej. Lecz o tym antagonizmie niemiecko-węgierskim i austriackim, który może być także przyczyną upadku gabinetu Koerbera, tylko mimochodem. Wystarczy podnieść sam fakt, jak bardzo oba w pierwszym rządzie interesowane w Królestwie Polskiem państwa centralne: Prusy i Austria dbają o swe interesy polityczne.

« Pozostaje trzeci interes: ekonomiczny. I tu Niemcy pokazali, jak pomimo sojuszu z Austrią, potrafią w Królestwie Polskiem uprawiać swą politykę samolubną, wyłącznie interesy niemieckie mającą na celu.

« W miesiąc po ogłoszeniu aktu o państwowości polskiej, niemiecki generał-gubernator wydaje dwa nowe rozporządzenia, które odbierają mającemu powstać niepodległemu państwu polskiemu jedną z najważniejszych atrybucji na przeciąg dwóch lat od jego formalnego utworzenia, a mianowicie stanowienia o polskiej centralnej instytucji finansowej i wydawaniu własnej monety. Zamiast instytucję tę zostawić państwu polskiemu, rząd niemiecki rezerwuje ją dla siebie w rozporządzeniu o « Polskiej Krajowej Kasie pożyczkowej » i o « walucie w generał-gubernatorstwie warszawskiem ».

« Nie myślę tu rozbiierać szczegółowo tego aktu sprzecznego z prawami międzynarodowymi i nawet ze stanem faktycznym, wytworzonym po 5 listopada, chciałbym tylko zwrócić uwagę na ukryty w nim zamach niemiecki na mienie polskie.

« Polska Krajowa Kasa pożyczkowa ma pozostać wyłącznie pod zarządem niemieckiego szefa administracji, a jeśli urząd jego będzie zniesiony, miejsce jego ma zająć pełnomocnik Rzeszy. Najpóźniej w dwa lata od chwili formalnego utworzenia Królestwa Polskiego, Kasa ma być zlikwidowana. Tymczasem ma stać się instytucją centralną życia finansowego w Królestwie, ma między innymi wydawać banknoty, zwane markami polskimi, które będą gwarantowane markami Rzeszy niemieckiej i przy likwidacji Kasy takowymi zapłacone.

« Pozornie nie widać z tego rozporządzenia nic złego, lecz, gdy zajrzymy w głąb sprawy, przekonamy się, że rząd niemiecki dąży tu do wydoskania ze społeczeństwa polskiego wszystkich rubli rosyjskich, dalej do zupełnego uzależnienia polskiego życia ekonomicznego od Niemiec, wreszcie, w razie własnego upadku i bankructwa państwowego — które jest nieuniknione — pociągnie z sobą razem w przepaść także Królestwo i jego mieszkańców.

« Właściwą monetą obiegową w Królestwie będą tylko marki niemieckie i nowe marki polskie. Ruble, ponieważ mogą być brane w zastaw (§ rozporządzenia o Kasie), będą wskutek tego mogły być wycofane z obiegu, — nie zaraz ale powoli, — chociaż winny być w równej mierze przyjmowane jako moneta we wszystkich bankach publicznych, lecz « podług kursu urzędowo ustalonego ». Co to znaczy? Znaczy to, że szef administracji cywilnej, względnie pełnomocnik Rzeszy, przez wyznaczenie od czasu do czasu kursu, powodować będzie — zwłaszcza, gdy kurs podwyższy — rzucanie na targ pieniężny coraz większej ilości rubli, aż w końcu ludzie wyzbędą się wszystkich rubli, jakie posiadali. Na tem właśnie Niemcom zależy. Wszak skupują oni w krajach neutralnych wszystkie ruble, jakie tylko dostać mogą, gromadząc je u siebie. Tak samo zrobią z rublami, znajdującymi się w Królestwie. Ponieważ wartość marki coraz bardziej się obniża, a rubel już od roku stoi mniej więcej na równej skali, więc Niemcy już teraz robią na kupnie rubli doskonały interes. Po wojnie zaś, jeśli uda im się zgromadzić znaczniejszy zapas rubli, rzucą je na targ międzynarodowy, by nimi zapłacić potrzebne im surowce. W ten sposób chcą uchronić wartość swej marki, a równocześnie zatrzymać u siebie w domu jaknajwięcej złota. Właśnie przy sprowadzaniu towarów z Rosji, nie ucierpi waluta ich marki, bo zamiast marką, płacić będą rublem.

« Przeciwnie mieć się będzie sprawa z Królestwem. Ogołocone z rubli, płacić będzie musiało bezwartościowymi markami polskimi albo też mocno pod względem waluty nadzarpniętymi markami niemieckimi.

« A jaką wartość mieć będą marki?

« Nawet, gdyby Niemcom udało się wywalczyć sobie znośne warunki pokojowe, wartość marki spaść musi niesłychanie nisko, ponieważ po pierwsze, nagromadzone ruble nigdy nie starczą

na zapłacenie sprowadzonych towarów — nawet z Rosji. Następnie w Niemczech już dziś wyczerpały się, lub są na wyczerpaniu wszystkie towary kolonialne (kawa, herbata, ryż etc.), dalej wszelkie możliwe surowce. Razem tych towarów sprowadzono do Niemiec w ostatnich latach przed wojną za przeszło 10 miliardów marek. Za towary trzeba będzie płacić gotówką, to znaczy złotem. Złota tymczasem, pomimo najusilniejszej agitacji, według wykazu banku Rzeszy z 15 grudnia 1916 r. zdołało nagromadzić tylko drobnotkę nad dwa i pół miliarda marek (2.518.873 000 marek), gdy tymczasem banknotów jest w obiegu za 7.471.529.000 mk., a razem z asygnatami Rzeszy na sumę 228.000.000 mk., z górą trzykrotnie więcej niż zapas złota wynosi. Przy takiej sytuacji łatwo przewidzieć, że złoto niemieckie, wkrótce po zawarciu pokoju, zniknie w kasach banków i kupców zagranicznych, zwłaszcza amerykańskich i że pozostaną w Niemczech tylko marki papierowe, których wartość, wobec braku dostatecznego pokrycia złotem, spadnie w odwrotnym stosunku do wywiezionego za granicę złota.

« Cóż wobec takiej nieuniknionej sytuacji będzie wtedy miała za wartość marka polska, nie mająca żadnego pokrycia naprawdę wartościowego, prócz przyrzeczenia rządu niemieckiego, że ręczy za nią wartością swych własnych marek? Na targu międzynarodowym — poza Niemcami — marka polska może spaść jeszcze niżej niż marka niemiecka. Przytem rząd niemiecki zobowiązuje się marki polskie zapłacić markami niemieckimi dopiero w dwa lata po formalnym utworzeniu państwa polskiego. Znaczący to więc, że przedtem nie poczuwa się do obowiązku zastąpienia marek polskich markami niemieckimi.

« Jakaż w tem mieści się zasadzka? Oto ta, że marka polska, nie mając żadnej wartości zagranicą (bo nie ma żadnego pokrycia), będzie honorowana tylko w Niemczech. Rezultat będzie ten, że kupcy polscy nie będą mogli przeprowadzać w krajach trzecich żadnych transakcji handlowych, lecz, że będą musieli posługiwać się pośrednictwem kupców niemieckich, jeżeli wogóle będą chcieli dostać towary zagraniczne. Innymi więc słowy, rząd niemiecki, w sposób niesłychanie sprytny, za pomocą dwóch wspomnianych rozporządzeń, przygotowuje zupełny podbój handlu polskiego przez handel niemiecki.

« Obok wyciągnięcia więc rubli z Królestwa, rząd niemiecki chce równocześnie uzależnić cały ten kraj od własnego handlu i przemysłu. Gdyby miało stać się po jego woli, Polacy musieliby wszystkie towary sprowadzać z Niemiec, w najszerszym znaczeniu tego słowa, a więc także żywy i martwy inwentarz.

« Krajowi naszemu prócz tego grozi jeszcze inne niebezpieczeństwo. Rząd niemiecki « ręczy za to, że banknoty Krajowej Kasy pożyczkowej przy ich wycofaniu zapłacone będą markami Rzeszy po cenie nominalnej » (§ 5 rozporządzenia o Kasie). Lecz któż dziś może nam ręczyć za to, że Niemcy będą w stanie najpierw wykupić marki polskie już netytelko złotem, ale nawet papierowymi markami, i następnie, w jakiej Rzesza niemiecka znajdować się będzie sytuacji po zawarciu pokoju? Już dziś w Niemczech nikt nie śmie wspominać o odszkodowaniach wojennych, o których jeszcze przed rokiem deklamowano. Niemcy, nawet gdyby im się udało wywalczyć sobie znośne warunki pokojowe, nie dostaną ani złamanego szeląga odszkodowania. A długów mają taką niesłychaną masę, — samych pożyczek wojennych uchwalono już 62 miliardy, — że nawet przy sześciomiesięcznej pracy jednostek dla państwa, nie zdołają pokryć samych procentów od długów. Grozi im zatem bankructwo.

« A czy bankrut może ręczyć za swe zobowiązania? Nie! Dla tego Królestwu grozi już netytelko bankructwo, ale doszczętna ruina ekonomiczna, gdyby Niemcom miał się udać ich obecny zamach na nasze mienie polskie. Miejmy w Bogu nadzieję, że naród potrafi wyostać się z tej strasznej matni. »

ZIEMIE POLSKIE

Tydzień ubiegły żadnej poważniejszej zmian na obszarze walk, na Ziemiach polskich, nie przyniósł.

— **Nędra w Warszawie.**

Pisma warszawskie donoszą, że magistrat tamtejszy z powodu wyczerpania się funduszków

miejskich po ostatecznej likwidacji sekcji tanich mieszkań, od 1 kwietnia zamyka wszystkie schroniska, przeznaczone dla bezdomnej inteligencji. Jednocześnie sekcya pomocy dla inteligencji zaprzestaje wydawania zapomóg mieszkaniowych. Wskutek tego zarządzenia, wywołanego zupełnym brakiem funduszy mnóstwo ludzi znajdzie się na bruku, powiększając w ten sposób szeregi bezdomnego proletariatu.

— **Kłeska węglowa w Krakowie.**

« Nowa Reforma » z dnia 30 marca pisze dosłownie:

Brak węgla w Krakowie nie ustaje wskutek wstrzymania dowozu do Galicji. Co kilka dni przychodzi do Krakowa zaledwie kilka wagonów, które zabierają szpitale, urzędy, zakłady przemysłowe i t. d. W bardzo wielu domach przestano opalać mieszkania.

Wczoraj nie nadszedł do Krakowa ani jeden wagon węgla; przez cały dzień wszystkie składy przy ulicy Pawiej były oblegane przez tysiące osób. Porządku pilnowali żandarmi forteczni i żołnierze policyjni pod komendą komisarzy. W niektórych składach sprzedawano resztki po kilka kilogramów poszczególnym osobom. Drobnymi handlarzami mieli wczoraj wszystkie składy zamknięte.

Jak wiadomo, od 6 marca węgiel, przeznaczony dla Krakowa, wysyłany jest do Wiednia; to spowodowało zupełny brak węgla w naszym mieście. Cały szereg warsztatów i zakładów fabrycznych w mieście stanął.

Położenie jest istotnie rozpaczliwe. Cała nadzieja polepszenia się sytuacji w dziedzinie opałów polega obecnie na zapowiedzi ministra robót publicznych na poniedziałkowej konferencji dra Bielińskiego u prezydenta ministrów. Minister ten przyrzekł, iż będzie mógł po upływie 8 dni wrzec się kontyngentu 400 ton węgla galicyjskiego dziennie. O ile zapowiedź ta się sprawdzi, jest nadzieja, iż po upływie zapowiedzianego 3-tygodniowego ograniczenia galicyjskiego kontyngentu, nastąpi poprawa zaopatrzenia Galicji we własny węgiel. Nasze czynniki polityczne winne dopilnować, ażeby nareszcie ustąpiła mizerja węgla w kraju, który ma własne kopalnie.

— **Powódź w Warszawie.**

Dienniki warszawskie donoszą: Po ogólnym zalewie dolnych części miasta woda prawie zupełnie ustąpiła, pozostawiając w rozmaitych punktach wielkie ilości kry na ulicach i drogach. Olbrzymie kry zawaliły tor kolejowy na stacji « Most » kolei jankowskiej. Uszkodzone zostały również tory na przystankach w Śliwicach, Pelcowiznie, Żeraniu i Piekielku.

— **Całość skóry habsburgskiej w widokówkach.**

Niech sobie Polacy mówią o niepodległości na cząstce ziemi, byle nie myśleli o Polsce Zjednoczonej, oto główną treść nieustannych zarządzeń policyjnych w Austrii i Niemczech. Zarządzenia te zabraly się temi dniami do wydania wojny nawet starym, oklepanym widokówkom. Oto, co pisze « Nowa Reforma » z dnia 29 marca:

Prezydjum namiestnictwa ogłasza zakaz rozszerzania następujących widokówek: 1. Kartki z odbitką obrazu Walerego E Radzikowskiego, przedstawiającego kobietę, wychodzącą z więzienia, nad nią gołąb z gałązką obok dwoje dzieci, a przed nią chłopczyk w krakowskim ubraniu, trzymający sztandar z napisem « Wolność narodom »; pod pomostem leżą żołnierze pruski i rosyjski, wydanej przez salon malarzy polskich w Krakowie 1912; 2. kartki z obrazu Stanisława Batowskiego przedstawiającej « Bitwę orłów », a wydanej przez Zakład « Stella w Bochni ».

— **Bandytyzm w Królestwie.**

Bandytyzm w Królestwie Polskiem nie przestaje szerzyć się z zastraszającą zaciętością. Potężne zastępy żandarmerji prusko-austriackiej, kontrolujące urodzenie lada kurczęcia we włościańskiej zagrodzie, czuwające nad dyjetą polskich żołdaków, oczywiście nie wiele interesują się zbrodniami i rozbojem. Ludność wiejska jest ciągle na łasce bandytyzmu oficjalnego prusko-austriackiego i swojskiego. Oto znów jedna z tysięcy historii zwykłych, według relacji « Kurjera Porannego »:

« W nocy z 23 na 24 marca b. r. szajka bandytów dokonała napadu we wsi Grabicze pod Wólą na zagrodę 57-letniego Romana Krawczykowskiego. Zbroje steroryzowali rodzinę Krawczykowskiego, złożoną z żony i sześciorga dzieci — zamknawszy je w izbie razem, poczem poddali Krawczykowskiego najwyszukanym torturom, aby z niego wyodbyć zeznanie, gdzie

ma ukryte pieniądze. Gdy mu połamali ręce i zebra, a na brzuchu zapalili wylaną naftę, Krawczykowski, oszalały z bólu, wskazał kryjówkę w oborze, w której miał ukryte 3.000 rubli. Zabrawszy te pieniądze, bandyci zawlekli Krawczykowskiego do sieni, gdzie założyli mu sznur na szyi i udusili.»

— Wyroki w Kielcach.

Sąd wojskowy przy komendzie obwodowej w Kielcach dn. 23 stycznia b. r. skazał za zbrodnie rabunku na karę śmierci przez powieszenie Stefana Szumielewicza z Parczowa. obw. Wierzbnik. Michała Piwko i Majewskiego z Kaczki obw. Wierzbnik, Franciszka Wojciechowskiego z Parczowa obw. Wierzbnik. Na 13 lat więzienia Ignacego Piwko z Mostek obw. Wierzbnik; na 11 lat więzienia Ignacego Gałczyńskiego z Kleszczyn obw. Kielce; na 10 lat więzienia Jana Miernikaza Motek obw. Wierzbnik.

Sąd doraźny w Opatowie skazał za zbrodnie rabunku na karę śmierci przez powieszenie Marcina Litwina, urodzonego w Bałtowie, gm. Pętkowice. zamieszkałego w Częstocicach obw. Opatowskiego.

— Okradzenie Józefa Piłsudskiego.

Pisma warszawskie donoszą: Onegdaj wieczorem w Warszawie w domu pod 1/5 przy ulicy Służewskiej niewykryci sprawcy dokonali kradzieży w mieszkaniu bryg. Józefa Piłsudskiego. Skradziono złotą odznakę honorową, złoty pierścień z napisem i krzyż żelazny, będące własnością Piłsudskiego.

— Warszawski związek muzyków.

Dzienniki warszawskie donoszą: W sali teatru Małego odbył się wiec muzyków. Jako organizator wiecu i ostatni przewodniczący dawnego Związku muzyków zagaił wiec p. Leopold Bidental, podkreślając dający się odczuwać brak organizacji zawodowej muzycznej, której celem byłaby obrona interesów ekonomicznych muzyków, oraz popieranie ich dążeń kulturalnych. Wiecowi przewodniczył p. Henryk Melcer. Odczytano nową, świeżo zatwierdzoną ustawę, dobrze opracowaną. Po zamknięciu wiecu na sali zapisała się znaczna liczba obecnych na członków Związku. W dn. 11 b. m. zwołane będzie ogólne zebranie w celu dokonania wyboru nowego zarządu.

— Żądania Polaków na Litwie.

Warszawski « Biuletyn » donosi: Zanim sprawa Litwy, jako całości, zostanie zdecydowana ostatecznie, społeczeństwo polskie na Litwie żąda natychmiast:

Wznowienia samorządu miejskiego i gminnego (wiejskiego); pozwolenia na otwarcie Rad opiekuńczych w Wilnie i na prowincji; zwiększenia obwodu, z którego Wilno ma prawo otrzymywać artykuły spożywcze, gdyż miastu grozi głód; zakazania rekwizycji na własną rękę; wprowadzenia chociażby niewielkich ułatwień komunikacyjnych; pozwolenia na oświatę pozaszkolną; pozwolenia na sprowadzanie podręczników szkolnych z Warszawy; pozwolenia na wydawanie politycznego pisma polskiego; pozwolenia ziemianom, usuniętym z ich majątków przez « Wirtschaftsausschuss », na objęcie zarządu ich majątkami. — Żądania te sformułowane zostały przez najważniejszą organizację polską w Wilnie.

— Utworzenie Państwa Litewskiego?

« Kurjer Lwowski » podaje z Wilna następującą wersję: Z bardzo poważnych źródeł dochodzą wiadomości, że kanclerz niemiecki przyjął deputację litewsko-białoruską z Litwy, złożoną, z pp. Kiejrysa, Szaulisa, Śmietany, Łuczkiewicza i zawiadomił ich o zamiarze rządu niemieckiego utworzenia z Kurlandji, gubernji Kowieńskiej, Wileńskiej i Suwalskiej państwa litewskiego, wchodzącego w skład Rzeszy niemieckiej.

— Połączenie Administracji.

Jak donosi « Kownoer Ztg », połączono administrację Litwy i ziem suwalsko-wileńskich w jedną administrację z siedzibą w Wilnie. Połączenie nastąpiło celem uproszczenia w służbie etapowej armii wschodniej.

— Prasa Lubelska w okupacji niem.

Warszawska « Gazeta urzędowa » donosi: « Dopuszczony dotychczas « Głos Lubelski » (Lublin), wyłączony zostaje z ogólnego obiegu w general-gubernatorstwie warszawskim ». Wobec tego z pism lubelskich wolno obecnie wysyłać na okupację niemiecką tylko « Gazetę Ludową », « Nową Jutrzenkę » i « Szkołę polską ».

— Reprezentant żydowskich religijnych interesów w Radzie Stanu.

Biuro Wolffa donosi z Warszawy, że Rada

Stanu zwróciła się do gminy żydowskiej o wydelegowanie jednego z jej członków do Rady Stanu dla spraw religijnych. Stałym delegatem do wydziału religijnego i publicznego wychowania Rady Stanu został sekretarz gminy p. Kempner.

— Dla Żydów w Królestwie.

« Kurj. Warsz. » donosi: Według dokonanego obliczenia do końca roku, żydzi tutejsi otrzymali z Ameryki na pomoc dla ofiar wojny około 45 000.000 rubli.

— Z Sądownictwa Polskiego.

Z Warszawy donoszą: Członek prezydium komisji przy Departamencie sprawiedliwości Rady Stanu adw. przys. Litauer zorganizował komitet dla opracowania polskiej procedury cywilnej.

W skład komisji wchodzi najwybitniejsi przedstawiciele naszej palestry.

Między innymi, procedura polska będzie przewidywać przysięgę stron jako dowód.

— Praca przymusowa.

Dziennik Wileński podaje ogłoszenia następujące: « Na zasadzie rozkazu głównego dowódcy na froncie wschodnim mieszkańcy m. Wilna mężczyźni w wieku od 17 do 60 lat powołani są dla rewizji ich zdolności do robót przymusowych. Naprzód mają się stawić posiadacze wydanych przez władze niemieckie w Wilnie pasportów od № 1 do 15000. Od stawiana się zwolnieni są: osoby duchowne wszystkich wyznań, alumni rz. katolickiego seminarium duchownego, uczniowie szkoły rabinów, nauczyciele, lekarze, dentyści, weterynarze, farmaceuci. Od stawiania się zwolnieni są na 6 miesięcy ludzie zamożni, którzy przy otrzymaniu pasportu niemieckiego zapłacili 600 marek. Sumy z tego źródła będą używane na zapewnienie ciepłego odzienia dla tych osób, które powołane są do obowiązkowych prac na tyłach. Osoby, które nie stawiają się w terminie oznaczonym, będą karane więzieniem na przeciąg do trzech lat i grzywną pieniężną do 10.000 marek, przy rozpatrywaniu sprawy może być zastosowana surowa kara wobec czasu wojennego.

— R. G. O. u Ks. Arcyb. Dalbora.

Podczas pobytu Episkopatu polskiego w Warszawie prezydium Rady gł. opiekuńczej z prezesem Eustachym ks. Sapieha na czele, uzyskało uroczystą audyencję u JE. ks. arcybiskupa gnieźnieńsko-poznańskiego Ed. Dalbora, w celu złożenia holdu dziękczynnego ks. arcybiskupowi, jako przewodniczącemu poznańskiego Komitetu niesienia pomocy w Królestwie Polskim. W imieniu prezydium R. G. O. przemawiał Eustachy ks. Sapieha, wyrażając najgorętsze podziękowanie za wydatną pomoc, jaką poznański Komitet pod przewodnictwem JE. ks. arcybiskupa okazuje Królestwu Polskiemu. Ks. arcybiskup Dalbor w prostych, a serdecznych słowach zaznaczył, iż Polacy z pod zaboru pruskiego czują się szczęśliwymi, mogąc użyć niedoli rodaków swych i tym sposobem odwdziżyć się za pomoc, jaką Królestwo Polskie w swoim czasie udzieliło dzielnicy poznańskiej.

— Telegram biskupów polskich do papieża.

Zebrani na obchód stulecia katedry warszawskiej ks. arcybiskupi i biskupi polscy przestali do papieża telegram następujący:

« Zebrani z okazji setnej rocznicy ustanowienia metropolii warszawskiej, my, biskupi polscy, schylamy się przede wszystkim do stóp Twoich, Ojciec święty, jako do głowy Kościoła i szczególnego opiekuna narodu naszego z uczuciem czci, wdzięczności i wierności, prosząc obłogosławieństwo, aby naród nasz, który zawsze w przywiązaniu do Kościoła i Stolicy Świętej czerpał swoje siły i nadzieje, z tych ciężkich zmaganiach obecnych wyszedł odrodzony do nowego pomyślniejszego żywota. »

PODPISY.

— Ojciec św. dla Ukraińców.

« Reichspost » podaje informację szwajcarskiego biura pras. ukraińskiego, jakoby Papież za interwencji hr. Michała Tyszkiewicza zarządził miał w kościołach całego świata składkę na rzecz Ukraińców.

— Szerzenie prawosławia w Galicji.

« Kurjer Nowy » z dnia 17-go lutego donosi wedle « Russkiej Woli »: Archierej charkowski, wł. Antoniusz, zawiadomił Synod, że zamieszkuje w jego eparchji duchowni prawosławni z Galicji stopniowo odwoływani są do Galicji (oczywiście do części Galicji, zajętej przez armję rosyjską) dla zarządu parafjami unickimi, przechodzącymi na prawosławie.

— Werbunek w Królestwie.

Krak. Naprzód przytacza dane co do rezultatów werbunku ochotników w Polsce, wydrukowane poprzednio w warszawskim *Biuletynie politycznym*.

Niepowodzenie werbunku organ socjalistów galicyjskich tłumaczy brakiem poparcia moralnego ze strony społeczeństwa polskiego. Od początku werbunku w całej Polsce zapisało się 1373, w tem w okręgu warszawskim — 796.

Z ogólnej liczby zapisanych 380 osób nie stawilo się całkiem do superrewizji, 296 uznano za niezdolnych do służby, 679 za zdolnych.

— Ewakuacja żebraków z Warszawy.

Dzienniki warszawskie donoszą że wobec spełnienia przytułków miejskich żebrakami i bezdomnymi, zaproponowano magistratowi ewakuację żebraków, nie będących stałymi mieszkańcami Warszawy, do Szczucina w gub. łomżyńskiej. W mieście tem są dobrze zachowane koszary, w których można urządzić dom pracy i przytułek.

NEKROLOGJA

Dziś dopiero, po czterech miesiącach, dochodzi nas żałobna wiadomość, iż w dniu 23 grudnia r. z. 1916, zmarł w Poznaniu ś. p. Bolesław z Mieroszowic Gąsiorowski, obywatel ziemi Wielkopolskiej.

Zgon ten okrywa żałobą Redaktora naszego, którego ś. p. Bolesław Gąsiorowski był rodzonym stryjem.

† Dr Adam Bauerertz, lekarz, b. współredaktor i wydawca « Kroniki Lekarskiej », 21 stycznia, w Warszawie, lat 71.

† Józef Holewiński, artysta-malarz, rytownik, 20 stycznia, w Warszawie.

† Helena z Paszkowskich Stabrowska, 13-go stycznia, w Warszawie, lat 62.

† Antoni Dzierzbicki, 20 stycznia, w Niegowie, lat 60.

† Stanisław Dobrowolski, geometra z Piotrkowa, 18 stycznia, w Mieczysławowie pod Kutnem, lat 63.

† Adela z Globusów Stern, 23-go stycznia, w Warszawie, lat 65.

† Teresa z Żukowskich Skarżyńska, 25 stycznia, w Warszawie, lat 93.

† Jerzy Stefan Stanisław Bohuszewicz, prof. matematyki, 25 stycznia, w Warszawie, lat 46.

† Amelja z Zlotnikiewiczów Winterstelnowa, 24 stycznia, w Warszawie, lat 52.

† Zofja Hoffmann, córka Juliana i Władysława z Wrzesniewskich, 23 stycznia, w Warszawie, lat 17.

UWOLNIENI WIĘZNIOWIE POLACY

Wśród uwolnionych więźniów politycznych w Rosji znajduje się wielu naszych rodaków. Obowiązkiem społeczeństwa polskiego jest przyjęcie tym ofiarom pomocy despotyzmu carskiego z pomocą. Dotychczas rodakami uwolnionymi zajęła się instytucja, do której obowiązków to należy t. j. patronat więzienny Komitetu Polskiego. Oczywiście patronat pospieszył z pierwszą pomocą, środki jego jednak są ograniczone. Należy przeto by Rodacy, zamieskali w Paryżu pospieszyli każdy wedle możności z ofiarami na rzecz uwolnionych więźniów. Potrzeby są duże, lada dzień wzrosną jeszcze, gdyż z więzień prowincjonalnych, z zesłania z Syberji napłynie wielu rodaków uwolnionych do Moskwy. Składając ofiary na rzecz tych, którzy, wiele wycierpieli, zapomnieć powinniśmy o różnicach przekonań politycznych, jakie wielu z nas dzieli od uwolnionych więźniów. Są oni naszymi braćmi — rodakami, obowiązkiem przeto naszym narodowym jest im dopomódz.

Ofiary na rzecz uwolnionych więźniów należy nadsyłać albo do Patronatu więziennego Kom. Pol. (Moskwa W. Lubianka 20), albo też do administracji « Polonji ».

Dla informacji bliższych znajomych podajemy poniżej spis nazwisk tych byłych więźniów Polaków, którymi zaopiekował się patronat.

Feliks Andrzejczak, Józef Broda, Jan Bana-



ezkowski, Szymon Browński, Bronisław Czarowski, Andrzej Czerwiński, Kazimierz Czerwiński, Józef Doboniewicz, Tadeusz Dymowski, Feliks Dzierżyński, Wiktor Dowejko, Jan Fijałkowski, Aleksander Formejer, Aleksander Grzybowski, Stanisław Jesionek, Piotr Jagodziński, Stanisław Kanadys, Marjan Kokowski, Jan Kryster, Szymon Kursa, Józef Krzewina, J. Klioner, Bolesław Litwiński, Mikołaj Marszan, Grzegorz Mrozik, Jan Nesterowicz, Zofia Owczarek, Tomasz Ochel, Andrzej Okuniewski, Marcin Pankosz, Józef Petarz, Abram Pieprzyk, Stanisław Piechociński, Antoni Rogiński, R. Reiss, Emil Sulikowski, Franciszek Szorc, Roman Szlaski, Teofil Szatkowski, Mojżesz Szwalbe, Pinkus Steinman, Jerzy Smolski, Trąbiński, Jan Wośko, Michał Witkowski, Franciszek Wulczyński, Ignacy Wyszogrodzki.

KRONIKA PARYSKA

◊ Nabożeństwo.

W Niedzielę 6-ego Maja o godz. 10 1/2 odbędzie się w kościele Polskim nabożeństwo na cześć Św. Stanisława, Patrona Polski, oraz dla uczczenia 126-iej rocznicy Konstytucji 3-ego Maja. Kazanie wygłosi Ks. Jan Więckowski, pienia religijne wykonane zostaną przez działwę zakładu Św. Kazimierza. Ks. prałat Postawka, rektor kościoła Polskiego, zaprasza Rodaków o liczne przybycie na nabożeństwo.

◊ Prosimy.

Prosimy p. Stanisława Grabowskiego o zgłoszenie się do Administracji «*Polonii*» w sprawie odpowiedzi na wysłane przezeń zapytanie do Polski.

◊ Protest Sokoła.

W cyrkularzu rozesłanym niedawno przez Związek Towarzystw Demokratycznych Polskich w Paryżu figuruje między innymi podpis Towarzystwa Sokoła.

Rozważwszy tę kwestję na zebraniu swoim w dniu 23 kwietnia, Zarząd Sokoła oświadcza niniejszem, że stało się to bez jego upoważnienia. Zarząd uważa za swój obowiązek zaznaczyć, że Sokół, stosownie do swych statutów, nie ma prawa należeć do żadnej organizacji politycznej. Posługiwanie się więc jego imieniem może tylko krzywdę poważną mu wyrządzić.

◊ W Towarzystwie Artystów Polskich w Paryżu.

I. Otwarcie Wystawy Rysunków Działwy Polskiej w Paryżu w Tow. Artystów Polskich (164, boulevard du Montparnasse) nastąpi w Niedzielę 6 Maja rb. o godz. 2 i pół popołudniu. Zwiedzać wystawę można będzie w niedzielę 6, 13 i 20 maja od 2 1/2 do 4 popołudniu. Wstęp wolny.

II. Pan Józef Ruffer, prezes Tow. A. P., z powodu niedomagania na zdrowiu podał się do dymisji w lutym r. b.

◊ Wystawa rysunków działwy polskiej.

Dnia 6 maja, o godzinie 2 i pół po południu, z okazji pierwszej rocznicy założenia Ogródka Sokolego oraz dla uczczenia Święta Narodowego Konstytucji 3 ego Maja, Towarzystwo Sokoła, z łaskawym współudziałem Towarzystwa Artystów Polskich, urządza w lokalu tego ostatniego (164, boulevard du Montparnasse) uroczyste otwarcie pierwszej wystawy rysunków wykonanych pod kierunkiem P. Makowskiego przez działwę uczęszczającą na zebrania Czwartkowe Ogródka. Towarzystwo Sokoła uprasza o liczny udział publiczność miłującą działwę. Program szczegółowy rozdawany będzie przy wejściu.

◊ Odczyt.

W Piątek dnia 27-ego b. m. odbył się w Szkole Wyższych Nauk Społecznych odczyt P. René Henry o «*zbliżeniu polsko-rosyjskiem*». Odczyt ten należy do szeregu wykładów P. René Henry o stosunkach między narodami Słowiańskimi.

◊ Nowy Marsz Polski.

Młoda kompozytorka francuzka, Panna Gui de Reignac, napisała muzykę do Słów Kornela Ujejskiego p. t. Marsz Polski. Utwór ten zasługuje bezwzględnie na uznanie dzięki umiejętności z którą utalentowana kompozytorka potrafiła oddać myśl wielkiego naszego poety, stwarzając akordy, które uwydatniają w sposób należyty natchnione słowa mistrza.

ODPOWIEDZI REDAKCJI

Panu L. Zawadzkiemu w Genewie. Wiadomość o «*Listach polskich w Warszawie*», jak to było najwyraźniej zaznaczone, powtórną została za «*Nową Reformą*» z dnia 19 marca, numer 130, co Sz. Pan może z łatwością, na miejscu, w Genewie, sprawdzić. Wiadomość ta jest zupełnie pewna, ileż «*Nowa Reforma*» jedynie w ostateczności i pod naciskiem opinii publicznej decyduje się na podobnego rodzaju uwagi i informacje, poddające w wątpliwość pruskoaustrjackie «*swobody*». Powtarzamy za tem, że do Warszawy a w szczególności do Królestwa listów po polsku pisać nie wolno. Dopuszczone są tylko karty pocztowe, polecane, zawierające ośm wierszy pisma.

Panu Zagwoździanowi. Ze wzruszeniem przeczytaliśmy Jego dobry list, podzielimy Jego zdanie i pracujemy usilnie, aby i Jego i nasze pragnienie ziszcili.

Wszyscy roczni, półroczni i kwartalni prenumeratorzy **POLONII**, abonament których skończył się z dniem pierwszym kwietnia, proszeni są o wniesienie zawczasu przedpłaty, a to celem uniknięcia przerwy w odbieraniu naszego czasopisma.

Kucharka-Polka, znająca się na wszelkiej pracy domowej, poszukuje miejsca natychmiast. Zgłoszenia do «*Polonii*» pod literami M. K.

Książki polskie, nowe i używane, różnej treści nabywa Administracja «*Polonii*».

MANUFACTURE DE CASQUETTES
et
CHAPEAUX PIQUÉS
en tous genres
SPALTER
10, rue de Thorigny, 10. — Paris

PIOTR FALIŃSKI
TAILLEUR POUR DAMES
18, rue La Bruyère — PARIS-IX°
NICEA dostatanio umeblowane pokoje z całodziennym utrzymaniem; parter, centralne ogrzewanie, kąpiel, ogród, strona południowa, dom polski, opieka w razie zyczenia. Po 6 fr., 7 fr., i 9 fr. dziennie, wszystko. Zgłaszać się do p. Zofji Detloff, 47, rue de la Buffa, Nice.

Potrzebna zaraz Polka (miejsce w Paryżu), umiejąca gotować a także wprawna w chronieniu i porządkowaniu garderoby męskiej.

Zgłoszenia należy nadsyłać pod adresem «*Polonii*» dla M. O. S.

VITTEL

GRANDE SOURCE

poleca się cierpiącym na :
ARTRETYZM — SKLEROZE
REUMATYZM — PODAGRE

Bronzy do oświetlenia elektrycznego
GAZOWE LAMPY — INSTALACJE
A. BOUILLON
112, Boulevard de Belleville, 112 — PARIS

BIENENFELD JACQUES

KUJUJE : PERŁY, — DROGIE KAMIEŃ
— BIŻUTERJE OKAZYJNE —

PARYŻ, 62, rue Lafayette, 62
Téléph: CENTRAL, 90-10

MADRYD, 11 & 12, Puerta del Sol

ANTIQUITÉS ET OBJETS D'ART

J. BAUER

ACHAT — VENTE — ÉCHANGE
37, rue des Martyrs — PARIS

DENTS SOINS, POSE et REPARATIONS
de SUITE, Broch. gratis et franco.
Louvre Dentaire 73, Rue Rivoli
Face Samaritaine.

• FUTRA — WYROBY FUTRZANE •
REPARACJE — PRZERÓBK
S. BESTER
• 4, rue Richer, 4 — PARIS •

MARCELI BARASZ wydawnictwo kar
pocztowych, bromo-
wych — studjó wakade-
mickich; próby wysyła
za zaliczeniem.
35, RUE EUGÈNE-CARRIÈRE,
PARIS

WIELKIE ZAKŁADY
OGRODNICZE
(Właściciel : **Edm. DENIZOT**)
polecają:
WSZELKIE DRZEWA OWOCOWE,
OZDOBNE, FORMOWANE, etc.
Cenniki na żądanie darmo i oplatnie
Adres: **E. DENIZOT**
Grandes Pépinières — MEAUX
(Seine-et-Marne)

FOURRURES & PELLETERIES
E. FISCH
48, rue Grenéta — PARIS

Librairie GARNIER Frères
6, Rue des Saints-Pères, Paris (VII°)
Słownik Francusko-Polski, z podaniem sposobu wymawiania, zawierający wyrazy potoczne, niezbędny w podróży, tom oprawny w płótno miękkie, 32°. 2 fr.
Słownik Polsko-Francuski, z podaniem sposobu wymawiania, zawierający wyrazy potoczne, niezbędny w podróży, tom oprawny w płótno miękkie, 32°. 2 fr.
Dwa wymienione słowniki, oprawne w jeden tom, w skórę miękką, ciętą. 4 fr. 50 cent.
Wysyłka pocztą za dopłatą 10 0/0.
Do nabycia we wszystkich księgarniach i w Administracji «*Polonii*».

LE GÉRANT : P. NEVEU
PARIS. — IMP. LEVÉ, 71, RUE DE RENNES.